

Gaston CALMETTE

Directeur-Gérant

RÉDACTION DU SUPPLÉMENT  
Francis CHEVASSURÉDACTION ET ADMINISTRATION  
Paris, 26, rue Drouot (9<sup>e</sup>), Paris

## LE FIGARO

SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

ABONNEMENT SPÉCIAL  
au Supplément littéraire avec le numéro ordi-  
naire du samediFrance..... 10 fr.  
Union postale..... 12 fr.Ce Supplément ne doit pas être vendu à part,  
il est délivré, sans augmentation de prix, à tout  
acheteur du FIGARO du Samedi et envoyé gra-  
tuitement à tous nos abonnés.

## Sommaire

PROUDHON.....	Pages inédites
NICOLE.....	La fin de la bohème
HENRI VERNÉ.....	La logique du cœur
MAURICE DUMOULIN...	Nouvelle inédite
J. PELADAN.....	Les premières armes
	de la guillotine
JEANNE DE FLANDREYS	L'art en deuil
PAUL MIMANDÉ.....	à Messine
	Les rois Mages
ANDRÉ BEAUNIER.....	Souvenirs de Nou-
MARCELLE ADAM.....	velle-Calédonie
	A travers les Revues
Vicomte de GUICHEN...	Féminisme
	« La société de Paris
	sous la Régence »
	Le livre de demain

## Page Musicale

HENRI FÉVRIER..... Larmes

## PAGES INÉDITES

C'est le 15 janvier 1909 le centenaire de l'un  
des plus originaux et des plus vigoureux re-  
mèdes à l'humanité du dix-neuvième siècle :  
P.-J. Proudhon.Les pages que nous publions ici sont tirées  
d'un des *Carnets* inédits — le huitième — où  
le théoricien socialiste nota pendant de lon-  
gues années ses impressions et ses pensées.  
Il est intéressant de constater combien Prou-  
dhon, que les syndicalistes revendiquent —  
oh ! de plus en plus faiblement — pour un de  
leurs maîtres, se montra sévère envers les  
socialistes de son temps. Nous ne railla pas  
évidemment leur creuse idéologie et leurs sté-  
riles agitations. Que serait-ce, s'il pouvait  
voir aujourd'hui à l'œuvre les fils de « Barbès  
et Cie » ?Le passage qui exalte la tradition éternelle  
sans doute plus d'un de nos socialistes, qui  
ne connaissent de Proudhon que la brutale  
aphorisme : « La propriété, c'est le vol ».  
Proudhon conservateur, quel scandale ! En  
quelques pontifes, désormais, pourrions-nous  
leur faire confiance ?Les précédents documents que l'on va lire  
nous ont été prêtés par la fille du célèbre  
écrivain, à qui nous adressons ici nos sincères  
remerciements.

Henri Grégoire.

Nous sommes en 1850. Proudhon, enfermé  
dans la citadelle de Doullens, où l'a fait en-  
voyer un violent article de la *Voix du Peuple*,  
écrit « les passe-temps d'un prisonnier au  
séquestre ».

29 avril 1850.

La chambre que j'occupe a 7 mètres de  
large sur 3 m. 85 de profondeur (21 pieds  
sur 11), deux fenêtres, grandes et à cin-  
tre. Une cheminée fermée par une pla-  
que de tôle. Un poêle à houille. L'exposi-  
tion au Sud. En face de mes fenêtres  
est la maisonnette du major, bâtie sur  
le haut du rempart. Le corps de bâti-  
ment que j'occupe est un peu en saillie ;  
à droite sont les détenus de Juin, ceux  
de Rouen et quelques autres ; à gauche,  
les condamnés de Versailles avec quel-  
ques-uns de Bourges. Derrière moi, au  
centre de la citadelle, Blanqui, Barbès,  
Raspail, Huber et consorts.Toute évocation paraît impossible. De-  
vant mes fenêtres, munies de barreaux  
et de grillages, est une petite cour fer-  
mée par un mur en briques haut de 15 à  
20 pieds. Derrière ce mur, chemin de  
ronde avec sentinelles éloignées l'une de  
l'autre de cent pas. Ce chemin de ronde  
me paraît avoir 40 mètres de large. De  
40 de ce côté-là, c'est-à-dire que derrière  
ce deuxième mur est un fossé plus pro-  
fond que le sol de la cour qui est devant  
mes fenêtres. Ce fossé sert de deuxième  
chemin de ronde ; il est gardé de cent en  
cent pas par des sentinelles. De l'autre  
côté du fossé est le mur intérieur du  
rempart, au haut duquel est le parapet.  
Et finalement le rempart, large de  
30 à 40 pieds. Ce mur extérieur est sé-  
paré du glacis par un fossé large et pro-  
fond de 15 à 20 pieds.Toute la citadelle est ainsi fermée de  
cette septuple enceinte de barreaux, de  
murs, de fossés, de sentinelles. Barbès  
et Blanqui, les plus dangereux de tous,  
occupent un bâtiment isolé au centre,  
entouré d'un espace vide servant de  
préau et promenade et garni de gardiens  
et de sentinelles. C'est féérique à imagi-  
ner que tout cela. Les rondes, les pa-  
trouilles ne cessent de se succéder à de  
courts intervalles, jour et nuit. L'inté-  
rieur de la citadelle est gardé par un di-  
recteur, assisté de seize gardiens, un  
brigadier, un major et un piquet de cin-  
quante hommes qui, chaque jour, sont  
relevés par la garnison de Doullens. La  
nuit, le *Qui vive* ? des sentinelles avertit  
le prisonnier qu'il est surveillé. L'exté-  
rieur des remparts est gardé par la gen-  
darmérie qui, du haut des parapets, ne  
cesse d'avoir l'œil sur le dehors et les  
dedans.C'est un régime digne de faire pendant  
aux communautés de Nauvoo et de Louis  
Blanc. Il faut aller en prison étudier le  
régime réglementaire. — Et dire qu'il y  
a des gens qui veulent mettre la France  
entière à ce régime !Ce qui précède n'a rapport qu'aux me-  
sures de sûreté.La vie est organisée sur le même prin-  
cipe. La nourriture, pour les malades et les  
valides, est complétée, pesée, mesurée,  
rationnée, déterminée, réglée, fixée, spé-  
cialisée. S'il y a manque, tant pis pour le  
consommateur ; s'il y a trop, cela ne lui  
bénéficie pas ; c'est perdu ou donné aux  
pauvres.Le lever, le coucher, les heures des  
repas, tout est marqué au coup de clo-  
che. Le terrain est mesuré pour la pro-  
menade (quand on n'est pas en cellule  
ou au séquestre). Les habits, le linge, la  
littérature, tout est marqué au chiffre de la  
maison, calculé d'avance. L'uniforme  
existe pour tout le monde prisonniers et  
gardiens.Les travaux ne sont pas libres : sont  
interdits tous métiers pouvant favoriser  
une évasion, tout exercice violent. Les  
livres sont passés à la censure, les jour-  
naux interdits ; les chants réputés sédi-  
tieux de même. La correspondance,  
comme chez Cabot, à Nauvoo, est exami-  
née à l'arrivée et à la sortie par le di-  
recteur.Défendu de se procurer par soi-même  
aucun objet. Tout est apporté par un  
commissionnaire rétribué par l'Etat. Le  
contrôle des achats faits pour chacun est  
fait par un agent du greffe. L'usage de  
la monnaie est interdit. Tout dévoué doit  
verser ses fonds à la caisse ; il reçoit, en  
échange, des bons qu'il signe, jusqu'à  
concurrence de la somme par lui versée.  
C'est toujours comme en l'air. Ses dé-  
penses n'ont lieu qu'autant qu'autorisées  
par le règlement. Le commerce, pas plus  
que le travail, n'est libre.Les heures des visites sont également  
régées, et pour le lieu, et pour les heures,  
et pour la durée, et pour la qualité des  
personnes. Défense aux visiteurs de  
manger avec les détenus.Les peines sont, comme au collège, la  
privation de la jouissance des secours  
en argent ou en nature ; privation du  
vin (table de pénitence), mise en cellule,  
privation de promenade, mise aux fers.  
Ce poteau de L. Blanc est le premier de-  
gré de cette série.Le régime, avec de légères modifica-  
tions et variantes est le même pour tou-  
tes les prisons de l'Etat. Dans les mai-  
sons du travail de force, on ne travaille  
pas pour soi, mais pour la communauté ;  
car on est contraint au travail. Dans  
quelques-unes, où le régime cellulaire  
est en vigueur, on ne parle pas, on ne  
voit personne (comme dans certaines  
manufactures) ; on est toujours en pré-  
sence de Dieu, à faire son examen de  
conscience !Pour mettre le comble à cette peinture,  
il faut voir quel est le sort des gardiens.  
Aussi prisonniers que le détenu, mais  
plus assujettis, plus asservis, de toute la  
différence qu'il y a entre l'homme qui  
guette, et celui qui dort pendant qu'on  
le guette ; leur sort est pire encore que  
celui du prisonnier.Pendant mon séquestre à Sainte-Pé-  
lagie et à Doullens, j'ai vu mes deux gar-  
diens tomber malades d'ennui, d'angoisse  
et d'indignité. Ils étaient encore plus que  
moi consumés de ce qu'on appelle fièvre  
de prison. Le dernier surtout buvait en-  
core plus de tisane que moi.La perfection de ce système serait, on  
le conçoit, que la main de l'Etat pût s'en-  
tendre sur tout le commerce, tout le tra-  
vail, toute l'industrie, comme elle est  
sur le détenu. C'est ce qu'on imagine les  
faiseurs de communautés. (Voir l'échan-  
tillon de Nauvoo).Je reviendrai sur tout cela, à propos  
du Code pénal de la communauté.En prison, Proudhon reste réformateur et  
il compare la monotonie de sa geôle à l'ennui  
qui régnerait dans la société communiste.5 heures. — Je remplis ce livret des  
détails de mon isolement ; dans la prison,  
dans le séquestre, les notions du temps  
et de l'espace s'effacent peu à peu : le  
sentiment des réalités disparaît ; tout  
devient songe et rêverie pour le prison-  
nier. C'est une asphyxie lente des facultés.  
Les souvenirs éloignés se confon-  
dent avec les images présentes. La vie  
extérieure n'apportant plus à l'esprit, on  
est à moitié dans le royaume des omb-  
res. Le moi voltige dans la vague de l'in-  
fini ; pour lui, ni passé, ni présent, ni ave-  
nir. Ce n'est pas le néant, ce n'est pas l'exis-  
tence ; ce n'est pas non plus le devenir, puis-  
que dans la monotonie des journées, des  
actions, des songes, il n'y a plus le sen-  
timent de la succession, il n'y a ni mou-  
vement, ni progrès. C'est une suspension  
universelle des facultés, c'est une léthar-  
gie ayant conscience d'elle-même.Comme dans ces songes, où le songeur  
se voit lui-même comme autre, assiste  
témoin étranger à sa mort, à son enter-  
rement, prononce son oraison funèbre ;  
ainsi le prisonnier se sépare peu à peu  
de lui-même, il devient son propre so-  
sue ; c'est l'âme en peine qui s'accuse  
comme n'étant pas elle ; c'est le son-  
nambule éveillé ; ou plutôt c'est l'homme  
réduit graduellement par la soustraction  
de chacune de ses facultés, à l'état som-  
nambulique.C'est encore à cet état que le ré-  
gime communiste réglementaire réduit  
l'homme. L'homme qui devrait pouvoir,  
en travaillant et produisant toujours,  
visiter son globe entier ; l'homme, par  
la communauté, est enchaîné par le pied  
au sol, à la prison, où le malheur l'a fait  
naître. Car, dès que l'ordre ne résulte  
pas du libre engrenage des intérêts, dès  
que la garantie n'est pas assise sur la  
responsabilité individuelle de la libre  
action de tous, il faut des sûretés ; ces  
sûretés, ce sera la force. Le communiste  
aura la permission de sortir une fois  
l'an, de faire un voyage tous les dix ans,  
avec son fonds de masse. — Hors de là,  
il est mûr. C'est être bête le commu-  
nisme, quand y on pense.Les loups, dit le proverbe, ne se mangent  
pas entre eux : la prison, pourtant, n'atten-  
drait pas Proudhon sur ses compagnons d'in-  
fortune les Blanqui, Barbès et Cie, et il les  
déchire à belles dents.

5 mai 1850.

Midi. — J'ai été transféré hier de la  
chambre que j'occupais en face du rem-  
part du Sud, dans le quartier habité par  
Blanqui, Barbès, Raspail, Huber, So-  
brier, Albert et deux Rouennais. Noussommes à présent neuf en tout. Je n'ai  
pas encore vu Raspail : il ne vit à peu  
près avec personne. Blanqui est de  
même. C'est le plus intelligent et de  
beaucoup de la compagnie. Barbès, Al-  
bert et les deux acolytes rouennais, qua-  
tre dévôts de Louis Blanc, quatre cré-  
tins qui se croient capables. Ce sont là  
pourtant les futurs gouvernants de la  
France !... Oh ! que suis-je allé faire dans  
cette galère ! J'ai émis bien des idées, j'ai  
fait quelque chose de bon, de conscien-  
cieux, de louable, d'utile : tout cela est  
perdu ! L'espèce humaine veut être gou-  
vernée : elle le sera. J'ai honte de mon  
espèce.La cour que nous habitons est une  
enceinte carrée parfaitement semblable  
à la fosse aux ours du Jardin des plan-  
tes. Au milieu est un hangar à un étage  
qui contient les bêtes. Chacun de nous  
occupe une chambre séparée.Tout autour de la maison est un préau  
servant à jardiner et à promener. Le côté  
ouest qui avait été disposé en parterre  
et gazon, a été récemment utilisé et con-  
verti en promenade sablée ; il fallait à la  
compagnie Barbès un espace où elle pût  
se promener sur six de front sans ren-  
contrer Blanqui !La *démocratie*, à déjà ses impurs, ses  
victimes désignées, à offrir en holocauste  
aux grands dignitaires de parti. C'est  
odieux à voir, c'est douloureux à penser.  
Quel monde ! Les réactionnaires nous  
détestent : hélas ! ils nous connaissent  
mieux que je ne nous connaissons moi-  
même.

\*\*\*

Mardi, 7 mai 1850.

J'ai passé deux nuits déjà dans ma  
nouvelle demeure. Rien de plus triste  
que ce séjour. Neuf individus enfermés  
dans une enceinte inabordable, n'ayant  
de rapports qu'avec le gardien, l'homme  
de charge, l'inspecteur, le major et les  
rues, très rares visiteurs qui viennent  
voir tantôt l'un tantôt l'autre, et qui gé-  
néralement sont leurs frères ou sœurs !  
Ces hommes se détestent la plupart, vi-  
vant seuls, isolés ; Raspail d'un côté,  
Blanqui de l'autre, Barbès d'une troi-  
sième part, autour duquel pivotent Al-  
bert et deux jeunes Rouennais. Enfin,  
Sobrier à demi fou. Huber seul et moi  
conservant un peu d'humanité, vivant  
dans la régénération, la patience, sans  
haine ni aigreur ! Voilà où nous en som-  
mes !Blanqui est l'homme de la fatalité  
noire. Pessimiste et misanthrope, mé-  
tant toujours les choses au pis, ap-  
puyant son opinion de motifs intelli-  
gents et inexorables, il vous désole et  
vous épouvante. Lui-même est épuisé  
de ses propres jugements. Il craint  
tout, il espère à peine ; il voit la Répu-  
blique perdue, la Révolution manquée,  
le prolétariat pour jamais dans les cha-  
înes, l'espèce humaine perdue. J'ai fait  
moi-même quelque part cette prophé-  
tie sinistre, que si la coalition bourgeoise  
parvenait à se consumer, c'était fait  
de nous. Je le crains aussi, j'en ai peur !Nous joignons au morceau ci-dessus des  
extraits, écrits après Doullens et tout à  
fait caractéristiques sur Blanqui et Louis  
Blanc.

25 mai 1850.

Séance de l'Assemblée nationale. —  
Citation par M. Baroche d'un passage  
de L. Blanc contre le *National* et la *Voix*  
du *Peuple*. Il prétend que le 28 avril et  
le 10 mars ont été faits par lui et pour  
lui.C'en est fait : il faut faire une rétra-  
ction, écraser ses vipères. Je renonce à  
la politique : qu'on me condamne ; j'ai  
généralisé la politique réactionnaire ; mais je  
l'ai favorisée aussi en prêtant des forces  
aux faux démocrates. Quand il me sera  
possible d'écrire, je ferai ma justification  
et je confondrai ces lâches. — Ah !  
L. Blanc ! pas de pitié ! pas de merci, ni  
de miséricorde !

30 octobre 1850.

J'ai vu hier Blanqui et dix à douze  
autres condamnés de Bourges et Ver-  
sailles, à Mazas. Blanqui pose toujours,  
fronde tout, raille tout : il n'est pas là !  
C'est toujours le même homme intelli-  
gent, mais sans génie, et aigri. Cet  
homme est à peu près hors de service  
maintenant. Il a vécu en 93 ; il n'est plus  
du siècle. C'est toujours Robespierre.

\*\*\*

Jeudi 24 mai 1850.

Dans son cachot de Doullens, Proudhon  
prépare sa défense, car à la fin du mois il  
doit comparaître devant la cour d'assises de  
la Seine pour répondre d'un article du 14  
avril : « Vive l'Empereur ! » Il sera d'ailleurs  
acquitté.Ma défense. Je proteste de nouveau contre l'inten-  
tion qu'on me prête d'avoir voulu faire  
calomnier le gouvernement. J'ai dit ce  
que tout homme avait le droit de dire :  
qu'une fausse politique amène des acci-  
dents irréparables ; c'est tout ce que je  
puis.En mai 1850, comme en juin 1849, le  
peuple, bien qu'il fût averti, par ses re-  
présentants et ses organes, que la Consti-  
tution était violée, que la République  
était atteinte, le peuple a refusé son  
concours à la protestation de ses chefs :  
il a pensé, le peuple, que si la violation  
du pacte n'était pas douteuse, il y avait  
du moins une chose, beaucoup plus im-  
portante pour lui, c'est le but, l'objet,  
la fin même de la révolution. Dans ce  
doute, le peuple a préféré, au parti de la  
résistance, le parti de la résignation ; à  
des conseils qui ne reposaient que sur  
la conscience de la justice et du droit,  
il a préféré ceux de la charité et de la  
patience.Le peuple, par cette conduite, me  
trace un devoir.  
Je me soumetts comme le peuple, je  
me résigne au droit public que nous faitl'assemblée et le gouvernement ; j'ac-  
cepte et sans réserve, et sans restriction  
mentale, la nouvelle loi électorale.Je ne conspirerai jamais, quoi que  
fasse le pouvoir : d'abord, parce qu'il  
n'est pas dans mon caractère de conspi-  
rer, ensuite parce que le peuple, par sa  
résignation, me le défend.J'ajoute qu'un conspirateur ne conspi-  
re point seul ; or, j'ai fait comprendre  
que, ce moment, le parti républicain  
n'était point d'accord sur le but et  
l'objet, l'essence et la fin de la Répu-  
blique ; il faut, si j'ose ainsi dire, avant  
de rien faire, remettre à l'étude la révo-  
lution.Nous sommes vaincus sur le terrain  
politique : cela devait être. La politique  
n'est autre chose que l'art d'user de la  
force ; le parti républicain, précisément  
parce qu'il est la suprématie du droit  
sur la force, est *im-politique*. Le gouver-  
nement provisoire n'a pas su user du  
pouvoir ; il a été vaincu par les politi-  
ciens. — Après les journées de juin 1848,  
le parti républicain, malgré les plus  
grands efforts, n'a pu parvenir à disci-  
pliner ses forces et à faire de la poli-  
tique : toujours l'idée du droit qui le di-  
rigeait la fait passer par-dessus toutes les  
considérations de la prudence et de l'habi-  
leté ; il a achevé de se perdre par son  
incapacité politique. Cela fait son éloge  
et sa critique.Je renonce, pour ma part, à toute ini-  
tiative purement politique ; je rentre  
dans le domaine de la science pure, du  
droit pur, d'où je n'eusse dû jamais m'é-  
carter. Au lieu de cette idéologie peu  
sûre qui repose sur des définitions de  
souveraineté, d'autorité, je reviens à  
l'économie sociale et je déclare, pour en  
finir, que, sans me préoccuper le moins  
du monde des abstractions politiques, je  
tiendrai pour le meilleur des gouverne-  
ments celui qui saura nous donner le  
plus de bien-être, de moralité, d'intelli-  
gence et de liberté.

Proudhon.

## La fin de la bohème

L'autre jour, les amis de Paul Verlaine  
ont célébré l'anniversaire de sa mort. Et,  
en souvenir du pauvre Lélian, — comme  
il se surnommait, jouant avec l'anagramme  
de son nom, — ils ont déjeuné ensemble.  
Ils accomplissaient ainsi, le plus simple-  
ment du monde, un rite très ancien : le  
repas funèbre est un des signes au moyen  
desquels les hommes d'âges abolis attes-  
taient la mélancolie d'une mort. En outre,  
il est, depuis longtemps, question d'élever,  
à Paris, un monument qui commémorerait  
un peu bien la mémoire du poète d'Amour.  
Mais, à Paris, ces choses-là ne se font pas  
très vite. Une petite commune des Bou-  
ches-du-Rhône aura devancé la capitale.  
Et ce n'est pas que Paul Verlaine ait avec  
cette petite commune, Allouch, nulle  
attache ; on peut même supposer que ses  
pas de vieux vagabond n'ont jamais  
mené jusque-là. Seulement, il paraît que  
le curé d'Allouch a ressenti très vivement  
la pieuse poésie qu'il y a dans *Sagesse* ; et  
il a obtenu de ses paroissiens l'homma-  
ge d'une statue pour le poète qui a mis en  
sonnets ses fervents entretiens avec Jésus.Ainsi, peu à peu, s'élève vers la gloire  
la renommée d'un doux rimeur qui a passé  
ses plus mauvais jours d'ici-bas à man-  
quer d'argent et un lit d'hôpital. La gloire est  
quelquefois tardive. Ce n'est rien, quand  
elle n'a été précédée par cette autre  
dame, l'indigence. Et peut-être y eut-il des  
soirs où le trop pauvre Verlaine, s'il les  
avait eues, aurait bien mis ses statues au  
Mont-de-Piété.Il y a quelques années, à Lunéville, on  
a consacré un petit monument à la mé-  
moire de cet autre fol, Arthur Rimbaud.  
Et Paris a déjà Villon. Ces trois-là ont  
bien quelque analogie ensemble, Villon,  
Verlaine et Arthur Rimbaud. Mais, à pré-  
sent, l'espèce de ces poètes a disparu ;  
nous n'avons plus rien de semblable. Et la  
statue de Paul Verlaine marquera une  
date, la fin de la bohème poétique.Les conditions de la vie poétique ont,  
en effet, changé du tout au tout, et si je  
ne me trompe, à la satisfaction des inté-  
ressés.Il paraît qu'autrefois les poètes n'étaient  
pas heureux. On raconte qu'ils manquaient  
d'argent. On va jusqu'à dire qu'ils demeu-  
raient dans des greniers et qu'ils étaient,  
pour leurs propriétaires, un objet de mé-  
fiance et de mépris. On prétend qu'il n'y  
avait rien de plus chétif au monde qu'un  
poète ; on les représentait si maigres que  
c'était pitié de les voir : à peine avaient-ils  
de quoi se nourrir, un peu, de temps  
en temps, et fort mal. Assez souvent, ils  
terminaient leurs jours à l'hôpital ; ou  
bien ils allaient du poison, des clés, et  
ils en mouraient. Alfred de Vigny a pro-  
testé contre un état de choses si désolant ;  
et il a fait ainsi la preuve de sa véritable  
générosité spirituelle. Son idée, c'était  
que les poètes, bel ornement de la nation,  
ussent honorés et nourris aux frais de  
l'Etat, ou peu s'en faut.Quand il publia ses éloquentes récla-  
mations, on eut l'impression qu'il énon-  
çait là un paradoxe. Mais un paradoxe  
n'est, en général, qu'une vérité préma-  
turée. Aujourd'hui, les poètes ne sont  
plus à plaindre.En 1903, de pieuses personnes voulurent  
que fut honoré par leurs soins Hégésippe  
Moreau, le poète du *Myosotis*. Au cime-  
tière Montparnasse, un monument fut  
élevé, des discours furent prononcés et  
des poésies furent dites. Un petit nombre  
d'âmes sensibles s'en réjouirent ; il est  
consolant de penser que la pauvre Hégé-  
sippe Moreau a ses fidèles, tout comme  
un autre. La *Voulté* est assez gracieuse ;  
et nous en pleurons tous, au collège, sur  
les quinze ou seize ans, par mollesse de  
cœur. — Il y a là de l'harmonie, de la mé-  
lancolie ; les petits collégiens que les au-teurs classiques commencent à laisser sai-  
sissent avec empressement toutes les oc-  
casions d'épancher leur lyrisme adoles-  
cent ; et la *Voulté*, anodine, figure dans  
les anthologies autorisées. Il faut peu de  
chose pour attendre cet âge. Dans la pré-  
face des *Méditations*, Lamartine, notant  
ses puerils souvenirs, écrit : « La *Hen-  
riade*, toute sèche et déclamatoire qu'elle  
fut, me ravissait. Ce n'était que l'amour  
du son, mais ce son était pour moi une  
musique... » Ce qui est édifiant, c'est que  
de grandes personnes demeurent assez  
fidèles à l'émotion de leur quinzisième année  
pour souhaiter et faire en sorte qu'un  
monument s'élève à la mémoire d'Hégé-  
sippe Moreau.Il a eu cette chance, — pour l'avenir, —  
d'être horriblement malheureux, sa vie  
durant. Cette circonstance permit qu'on  
le fit entrer dans le groupe des Malfilâtre,  
des Chatterton et des Gilbert, les « poètes  
maudits » d'autrefois. A propos de lui  
comme de Malfilâtre, de Chatterton et de  
Gilbert, — « hélas ! pauvre Gilbert, que  
tu devais souffrir ! » — on déplore l'indif-  
férence des peuples et des gouvernements  
quant à la poésie et aux poètes ; on de-  
manda s'il n'était pas terrible et scanda-  
leux que les porteurs de lyre vécussent  
dans la misère ; on affirma qu'ils avaient  
des droits imprescriptibles que ne possé-  
dent pas les autres citoyens : celui, par  
exemple, de ne pas mourir de faim, bien  
que dépourvus également de ressources  
personnelles et d'utilité pratique. Est-ce  
que la fourmière ne devrait pas subvenir  
aux besoins d'une ou deux cigales, qui  
chanteraient cependant que travailleraient  
les fourmis ?D'habitude, les fourmis se moquent un  
peu de ces chanteuses.Mais, à présent, Vigny lui-même serait  
fort content de l'Etat et de la nation. Les  
poètes contemporains vivent de la façon  
la plus attrayante. Pour assurer leur douce  
existence, il y a des prix innombrables :  
prix académiques auxquels M. de Mon-  
tigny collabore, prix Sully-Prudhomme,  
prix divers de la société dite des gens de  
lettres, prix de l'Etat dits, ou peu s'en faut,  
prix de Rome, bourses de voyage et d'en-  
couragement au bon retour, prix de  
toutes sortes et, pour la plupart, payés en  
bonne monnaie sonnante et trébuchante.  
Les tireurs au pistolet ne reçoivent pas  
plus de coupes et de gentils bronzes, les  
athlètes ne reçoivent pas plus de mé-  
dailles, les jeunes attachés d'ambassade  
ne reçoivent pas plus de décorations  
étrangères, que nos aimables poètes ne  
reçoivent de récompenses en espèces.Avec cela, ils peuvent s'habiller joliment,  
se munir de cravates élégantes et de quel-  
ques bijoux. De cette manière, ils vont  
dans le monde... Verlaine n'allait pas dans  
le monde, Hégésippe Moreau non plus,  
— et Villon n'y allait certes pas !... Ce  
n'était pas leur goût ; et, sans doute, ne  
songeait-on pas à les inviter : ils étaient  
si mal vêtus, et si mal coiffés, et quel-  
quefois, si mal embouchés.Aujourd'hui, en l'honneur de nos plus  
jeunes poètes, les plus grandes dames  
— comme il est dit dans la *Tour de Nesle* —  
donnent des thés. Et là, devant un par-  
terre de jolies femmes et de vieillards  
désœuvrés, ils récitent leurs vers, qui leur  
valent de fins applaudissements et toutes  
les satisfactions de l'amour-propre.Enfin, comme si les salons ne leur suf-  
fisaient pas, ils se sont encore installés  
au Salon, comme les peintres, les sculp-  
teurs, les architectes et les graveurs. Tous  
les ans, ils exposent leurs petits poèmes ;  
c'est-à-dire qu'ils les récitent ou bien font  
reciter par de notables interprètes.C'est à ne plus savoir quel stratagème ils  
pourraient trouver pour réussir à ne pas  
devenir célèbres en moins de temps qu'il  
n'en fallait jadis, à un poète, pour mourir  
de faim. Toutes les facilités, ils les ont ;  
et, en général, ils en profitent bien volon-  
tiers.Aujourd'hui, un père qui détournerait  
son fils de la carrière poétique agirait mal.  
Il priverait ce jeune homme de la situa-  
tion la meilleure, la plus brillante, la plus  
opulente. Aujourd'hui, le plus sûr moyen  
de parvenir, c'est la poésie.Félicitons notre époque ; félicitons-la  
avec un peu d'étonnement. A vrai dire,  
nous ne l'aurions pas crue si poétique !...  
A tant d'égards, elle est si prosaïque.  
Mais, ne nous le dissimulons pas, la  
nourriture des poètes par l'Etat, qui est  
une jolie chose, aura aussi des inconvé-  
nients. Il me semble que la plupart des  
poètes périront, dans l'opulence, le meil-  
leur de leur poésie. En effet, la mélancolie  
est, on l'accordera, l'essentiel de leur  
inspiration. Faut-il les priver de cette res-  
source incomparable de mélancolie, la  
pauvreté ?... Ils ne chanteront plus. Ils  
s'établiront proseurs, c'est à craindre ;  
et, en prose, l'imperfection de leur sym-  
bole se verra mieux, se verra plus griève-  
ment. Sans doute, ils auront toujours, pour  
alimenter leur lyrique tristesse, le déses-  
poir amoureux, qui est une des grandes  
ressources de la poésie.Il convient que les poètes souffrent.  
Cela est nécessaire, — à quoi bon s'en  
attrister inutilement ?... Un poète qui ne  
souffre pas ! — mais c'est un proseur...  
Aussi bien, n'oblige-t-on personne à choisir  
cette profession qui a ses obligations  
pénibles. Il y a, je le sais, la vocation :  
*nascitur poeta*. Mais oui, mais oui !...  
Cependant, la vocation n'est pas toujours  
si impérieuse qu'on ne puisse, avec un  
peu d'effort, y résister. Il paraît qu'en  
chacun de nous se cache un poète « mort  
jeune », à qui nous survivons. Autrefois,  
si l'on avait le goût du bien-être, il fallait  
qu'on fût de bonne heure attentif à mal  
soigner son poète intime, de telle façon  
qu'il ne fit pas, en vous, de vieux os. La  
plupart du temps, on y réussissait, et, ma-  
foi, sans trop de peine. Dépotés avant  
les dix-huit ans, les jeunes hommes en-  
traient dans les affaires, ou dans la poli-  
tique, ou dans l'administration ; bref, ils  
choisissaient avec discernement le fro-  
mage où ils installaient la tranquillité  
de leur vie. Si, par hasard, leur poète ré-  
sistait, si la vocation malencontreuse  
triomphait, on ne devait pas encore lesplaindre par trop. Car, du triomphe de  
leur vocation, ils tiraient un orgueil qui  
embellissait leur destinée. Comment  
plaindre des gens qui ont la certitude  
d'être, parmi l'humanité, tout-à-fait excep-  
tionnels et prodigieux ? qui se savent, ou  
qui se croient, — et c'est, pour eux, la  
même chose — sublimes, extraordinaires,  
doués d'une sorte de caractère divin ?...  
Les écrivains en vers, c'est-à-dire ceux  
qui ont eu soin de répartir les syllabes de  
leurs phrases en groupes mesurés, jouis-  
sent d



les Surian, dont la sollicitude les irritait.

La mère s'absorba dans une rêverie tyrannique. Tout le jour, la nuit même, elle composait, détaillait, recommençait un long roman, imaginant ce qu'aurait été la vie de femme de sa fille. Elle vivait quand même, par la pensée, cet avenir dont la réalité l'avait frustrée : des fiançailles, un mariage, de l'amour peut-être, des maternités sûrement. Parfois elle pleurait sur ses visions et sa douleur s'épanchait ainsi.

Le père s'abandonna à la stupeur qui frappe les hommes devant la cruauté absurde. Il ne comprenait pas. Au fond, il souffrait de son premier attachement sentimental. Ses liaisons de jeunesse, charmantes, au loin, comme la jeunesse elle-même ; son mariage lentement et logiquement transformé en une association pour l'enfant, rien n'approchait de ce qu'il éprouvait maintenant, rien n'y ressemblait. Il avait connu par sa fille des joies quotidiennes, pures et parfaites. Elle avait déployé, auprès de lui sa grâce décidée, sa jeunesse fraîche et franche, ses premières coquetteries spontanées ou malicieuses. Elle avait assoupli son esprit au contact de la raison paternelle. Elle avait été la femme fleur que l'homme fait se plaît à protéger de toute sa compréhension tendre.

Cependant M. Lenceny songea le premier à se ressaisir. Il raisonna. L'inertie n'ajoutait rien à son culte. Le travail ne l'en détournerait pas, mais entreprendrait en lui le ressort nécessaire à la vie. Il essaya donc de travailler. Mais à peine eut-il rouvert son manuscrit, que son attention s'évanouit.

Il comprit qu'il lui serait impossible de faire quoi que ce soit, sans la présence d'un collaborateur, d'un auxiliaire quelconque.

Un de ses amis, M. Dubrillat, lui désigna François Larsay et celui-ci se présenta aussitôt. Interrogé sur lui-même avec cette bienveillante douceur propre aux gens tristes, il répondit volontiers : — Oui, j'ai passé dix-huit mois à Paris. J'ai été reçu à ma licence des sciences, mais j'ai dû renoncer à poursuivre. Je suis un peu nerveux, trop sensible au surmenage des concours et de la vie à Paris. Et puis mes parents...

Il se tut, s'apercevant que M. Lenceny ne l'écoutait plus.

Revenu de son étrange absence, le professeur s'excusa :

— Je suis souvent ainsi. Je m'en vais dans un pays de regrets et vous ignorez. Mais précisément, je vous ai prié de venir travailler avec moi pour m'aider à rester dans le présent. Commençons tout de suite, voulez-vous ?

Il tira à lui deux dossiers.

— Voilà mes documents, des observations que j'ai recueillies moi-même pour la plupart, et voici le plan de mon livre, que j'ai commencé à tracer en compulsant mes observations. Ma pauvre fille m'était d'un grand secours. Elle lisait souvent mes notes avec moi. Ses avis étaient d'une extrême ordonnance. Elle avait ces qualités qui font qu'une vraie femme est parfois supérieure à l'homme le plus cultivé. Ce n'était pas une intellectuelle, c'était un être charmant. Elle ne prenait qu'en elle-même tout ce qu'elle disait, mais son intuition s'exprimait dans une forme raisonnée qui mettait les finesesses de sa sensibilité à la portée de la plus lourde logique masculine. C'était une petite Minerve délicate.

Et M. Lenceny parla si longuement de sa fille que la première séance de travail dut être renvoyée au lendemain.

François Larsay, un instant déconcerté, comprit vite, malgré sa jeunesse, en présence de quelle douleur il se trouvait. Lui-même vivait avec une tante, vieille fille dont le dévouement, fortement incomplet, lui permettait de concevoir ce que devait être une affection riche, active — et déçue. Il fut ému d'une sorte de pitié respectueuse.

Quand il reparut, il était vêtu d'un veston noir et d'une cravate sombre. M. Lenceny se sentit un peu compris. Sans essayer de reprendre le travail, comme la veille, il fit cet aveu :

— Je crains bien de n'être pas encore en mesure de m'appliquer sérieusement. Vous emporterez chaque jour quelques papiers et nous reverrons le matin ce que vous aurez préparé. Quand je verrai mon livre prendre tournure, je finirai peut-être par m'y intéresser.

François se mit à dépouiller des documents assez confus ; mais, arrêté par quelques difficultés, il dut, dans le courant de l'après-midi, revenir aux Bouleaux. Son arrivée, à cette heure inaccoutumée, provoqua un léger émoi. Il aperçut, derrière une vitre, Mme Lenceny qui l'examinait curieusement. Les jours suivants, soit qu'il arrivât à son heure ordinaire, soit qu'il fût forcé de passer dans la journée, il vit toujours le même visage en observation. Cela l'inquiétait un peu. « Sans doute », se disait-il, Mme Lenceny en veut-elle à son mari d'avoir pensé à se reprendre, et c'est à moi que s'adressent ses reproches. Si elle savait pourtant combien peu nous avançons...

M. Lenceny, en effet, écoutait chaque matin, la lecture de François, faisait machinalement quelques observations, puis en choisissant de nouveaux documents trouvait inévitablement l'occasion de parler encore de sa fille. François peu à peu prenait part à ces entretiens d'abord monologues. Il questionnait le professeur qui entraînait alors dans plus de détails et s'exprimait avec plus de chaleur.

Les portraits de la jeune fille emplissaient le cabinet de travail. Le malheureux père les maniait souvent pour les montrer à son confident et lui décrire, à leur aide, une image qui fût la vraie. Il en revenait toujours à un dessin placé bien en vue sur une tablette et qu'il préférait à tout le reste.

Un jour François, ayant pris soin d'arriver un peu en avance, apporta quelques fleurs et les déposa devant le dessin. M. Lenceny lui serra la main avec plus d'effusion et murmura un merci. Il savait gré au jeune homme du double effort que faisait celui-ci, pour flatter sa douleur, tout en essayant de lui rendre le goût de son œuvre.

François remarqua le lendemain que ses fleurs avaient été disposées dans un vase. Il comprit par qui, lorsqu'il en

rapporta d'autres. Cette fois-là, pendant qu'il travaillait avec le professeur, Mme Lenceny entra sans bruit et remplaça les fleurs fanées par les fleurs fraîches. Puis, elle allait sortir, lorsque M. Lenceny l'arrêta :

— J'ai à travailler cet après-midi avec M. Larsay. Nous le garderons à déjeuner. Vous voulez bien, n'est-ce pas mon cher ami ?

A vrai dire, François ne se sentit pas très à l'aise entre ces deux personnes dont les prévenances à son égard lui semblaient de pénibles efforts sur elles-mêmes. Ses hôtes lui adressaient la parole tour à tour tâchant de l'inviter à se raconter, à parler de lui.

Mme Lenceny était visiblement désireuse de sa présence. Après le déjeuner, elles s'attardèrent dans le cabinet autant qu'elle put.

Plusieurs fois Larsay passa ainsi la journée entière aux Bouleaux. Cela devint une habitude.

Alors Mme Lenceny en vint elle aussi à lui parler de sa fille :

— L'avez-vous connue M. Larsay ?

— Je l'ai aperçue, quelquefois, Madame, lorsque vous veniez passer les vacances ici.

— Vraiment ?

— Oui. Je me souviens même qu'elle est venue une fois chez M. Dubrillat, pendant que je m'y trouvais. M. Dubrillat m'avait même présenté à elle.

— Vous ne m'avez pas dit cela, interrompit M. Lenceny.

François était un peu embarrassé. Il dut donner tous les détails de sa rencontre avec la jeune fille, répéter ce qu'elle lui avait dit, raconter l'impression qu'elle lui avait faite.

Le soir, M. et Mme Lenceny, se retrouvèrent seuls à table, où ils échangeaient généralement quelques mots vagues, parlèrent de François, louant sa délicatesse et son intelligence. Après un silence, Mme Lenceny ajouta :

— C'est un très gentil garçon... Dire qu'il aurait pu être notre gendre.

— Cela aurait été très possible, en effet, dit le professeur.

Et, ce qui ne leur était pas arrivé depuis longtemps, ils achevèrent la soirée côte à côte, lui guettant les ombres de pensées sur le visage de sa femme, elle pleurant par moment des larmes silencieuses.

Dès lors, M. Lenceny, reprenant une conversation plusieurs fois ébauchée au déjeuner, força François Larsay à préciser les raisons qui l'avaient arrêté dans ses études et à indiquer ses projets actuels. Il blâma les mesquineries et l'étroitesse de vues de la vieille tante. Il reprocha au jeune homme de ne s'être pas venu le voir à Paris, en qualité de compatriote, pour solliciter ses conseils et son appui.

— Vous auriez été bien accueilli, je vous assure. J'ai été professeur, j'aime la jeunesse. Nous avions une fille que nous pleurons, hélas ! et que vous connaissiez. Ma femme recevait volontiers les jeunes gens. Elle me disait justement l'autre jour qu'elle regrettrait de ne jamais vous avoir vu parmi eux. Quel âge avez-vous exactement ?

— Vingt-cinq ans.

— Précisément, vous seriez sur le point d'être reçu agrégé. Un jeune professeur ! Je suis sûr que ma femme aurait beaucoup aimé avoir pour gendre un jeune professeur.

Et comme Mme Lenceny, qui, maintenant, venait parfois dans le cabinet à la fin des séances de travail, venait d'entrer, elle fut mise au fait de la conversation qui se poursuivait.

François, un peu effrayé des conséquences inattendues de sa bonne volonté de consolateur, n'osait pourtant ni se défendre, ni reculer. De bonne grâce, il consentit à moitié au rêve chimérique de ces parents malheureux, aimant à vide.

Il entra ainsi de plus en plus dans la maison, sans l'avoir voulu. Il n'y passait plus seulement les journées, il y dinait et y couchait parfois. Et lorsque M. et Mme Lenceny, aux anniversaires qu'observait et qu'inventait leur regret ingénieux, accomplissaient leur pèlerinage familial, se trouvant là au moment du départ, il les accompagnait, mais une sorte de pudeur l'empêchait toujours de le faire au delà de la porte du cimetière.

Du reste, François Larsay pensait bien que la douleur de ses hôtes s'apaisait, rendrait peu à peu sa présence moins utile. Cependant, il était là depuis plus de dix mois et de plus en plus M. Lenceny prétendait diriger ses études, assurer son avenir. D'un collaborateur, scolarisé, il avait fait une sorte de disciple favori. Mme Lenceny l'attirait chez elle, reconnaissant de la manière délicate dont il s'associait à ses souvenirs.

Mais comme l'anniversaire de la mort de la jeune fille approchait, les parents de Tours, les Duriau, écartés au début, écrivaient deux lettres pour témoigner leur sympathie. La veille, vers le soir, ils arrivèrent aux Bouleaux. On les introduisit dans le cabinet de travail, où François Larsay se tenait précisément.

Tandis que M. et Mme Lenceny débattaient pour savoir qui des deux ne recevrait pas la visite importune, M. Duriau, sans autres ménagements, entreprit François, qui allait se retirer, sur sa situation chez les Lenceny :

— Si vous croyez, jeune homme, qu'on ne jase pas sur votre compte et que nous ne savons pas à quoi nous en tenir. Vous avez habilement profité de vos fonctions, de la faiblesse et de la douleur de nos parents pour vous implanter chez eux. Parbleu, le père Lenceny a gagné une jolie fortune à Paris et vous vous êtes dit qu'à force d'être traité comme un fils, vous finiriez bien...

— Je vous assure, monsieur, que je n'ai jamais pensé à tout cela, répondit simplement François.

— Nous verrons bien, reprit assez vivement M. Duriau. Je vais prévenir Lenceny.

— Je vous en prie, dit François, voyant l'occasion de mettre fin à une situation plus compliquée, mais moins indécise que ne l'imaginaient des héri-tiers inquiets.

M. Lenceny entra, sa lampe à la main, dans l'ombre de la grande pièce. Vieilli, émacié, nerveux, il apparut aux Duriau, à la fois comme un fantôme et comme un halluciné. Il les écouta debout, se forçant visiblement au silence et à l'immobilité ; puis sa voix mince répliqua par petites saccades violentes :

— Vous êtes bien bons. Je me moque de ce qu'on dit. Ces choses-là ne regardent que ma femme et moi. Mais puisque vous voilà, je préfère que vous soyez renseignés. François Larsay était déjà de nos amis à Paris. Nous l'avions même agréé comme fiancé de notre fille. Alors ?... Adieu.

Les parents ainsi congédiés, Larsay résolut de s'expliquer aussitôt avec le professeur et Mme Lenceny :

— Laissez-moi partir, je vous prie, dit-il. Je suis heureux si j'ai pu vous être bon à quelque chose. Mais je vais devoir m'en aller. Ma présence éloigne votre famille et vos amis. Pour l'expliquer et pour empêcher qu'on ne me traite d'intrus, M. Lenceny a été obligé de m'attribuer, tout à l'heure, une qualité que je n'ai jamais eue. Je l'en remercie, mais il me semble que je commets un abus de confiance et d'affection.

M. et Mme Lenceny se regardaient. Le silence des premiers jours de deuil se rétablissait tout à coup entre eux.

François partageait, du reste, le malaise provoqué par ses paroles. Le mutisme de ces deux vieilles gens le touchait mieux que la réponse la plus décisive. Et, comme eux sans doute, il pensait à cette jeune fille qu'il avait à peine connue et dont on le faisait le fiancé.

On lui avait tant parlé d'elle, à vrai dire, qu'il en pouvait évoquer une image précise et vivante, comparable à ces rêves familiers qu'entretenaient longtemps les adolescents craintifs. Sous cette apparence, depuis un an elle avait occupé son esprit, ému sa sensibilité. Il savait quelles avaient été ses pensées. Elle était mêlée à ses souvenirs. En plus de la délicate et fugitive impression de leur unique entretien, il reportait sur elle tout le regret attendri que lui avaient inspiré sa mort prématurée et le sourd désespoir du père et de la mère...

— Vous ne ferez pas cela, monsieur Larsay, dit tout à coup Mme Lenceny, sans oser trop élever la voix.

— J'ai dit que vous étiez le fiancé de ma fille, dit à son tour M. Lenceny, cela pouvait être si facilement. Si Mme Lenceny et moi le désirons et l'affirmons, cela est, en effet...

Le jour de l'anniversaire, François, vêtu de noir, se rendit au cimetière avec le professeur et sa femme. Sur la tombe de Mlle Lenceny, il déposa une gerbe de fleurs blanches.

Au retour, M. Lenceny se plaça à sa gauche, Mme Lenceny à sa droite, et tous deux avançaient d'un pas presque allégre. Lui était bizarrement ému en marchant entre ces deux personnes qui ne lui étaient rien. Il se sentait attaché à elles mais par un lien si fragile qu'il avait bien fallu qu'il l'acceptât, qu'il le désirât peut-être, puisqu'il n'osait pas le rompre.

En route, un voisin arrivé depuis peu en vacances s'avança pour les saluer. François, qui ne le connaissait pas, fit un mouvement pour s'écarter.

Mais M. Lenceny le ramena d'un geste impérieusement affectueux et, avec une ferveur mélancolique encore et réservée, mais visible, il le présenta :

— M. François Larsay, mon gendre.

Henri Verne.

LES

Premières armes de la guillotine

Dans la séance du 10 octobre 1793, le docteur Guillotin, député de Paris à la Constituante, lut une motion, dont les principes sont aujourd'hui universels, conduisant à l'abolition de la torture, à l'irresponsabilité de la famille du criminel, à la suppression de la confiscation de ses biens et demandant, en fin de compte que la peine de mort consistât dans la décapitation. On passa à l'ordre du jour.

Guillotin qui était un esprit généreux et une âme tenace revint à la charge, le 1er décembre suivant et fit adopter une partie de sa proposition ; les autres articles devaient trouver place dans le Code pénal promulgué le 25 septembre — 6 octobre 1791 et qui stipulait :

Art. 2. — La peine de mort consistera dans la simple privation de la vie, sans qu'il puisse jamais être exercé aucune torture envers les condamnés.

Art. 3. — Tout condamné aura la tête tranchée.

La loi était impérative et précise : il ne lui manquait que d'être claire. Guillotin avait bien parlé d'un instrument, dont il vantait, dit la légende, les mérites en ces termes : « Avec ma machine, je vous fais sauter la tête d'un clin d'œil et vous ne souffrez point ; mais on était loin d'être fixé sur son dispositif et son efficacité.

Depuis la promulgation de la loi, des crimes avaient été commis, la justice avait prononcé des peines capitales, et comme le pouvoir législatif demeurait muet sur les voies et moyens permettant l'application pratique de la disposition légale, le pouvoir judiciaire suspendait pendant un temps l'exécution de ses arrêts.

Il ne put attendre indéfiniment : le commissaire du Roi du deuxième tribunal du département de Paris rompit le premier le silence en utilisant, les arguments qu'il ont été si souvent reproduits, pour que justice fût faite. Le 25 octobre, dit le public ait un exemple sous les yeux : les assassins se multiplièrent et les bons citoyens se plaignaient et l'omerté de l'inertie et de la négligence que l'on met à l'exécution de la loi.

Ce fut l'alsacien Roderer, alors procureur général syndic du département de Paris, qui fut amené à préparer la solution nécessaire. Et ce ne fut pas aisé.

Le 10 mars 1793, — la réclamation du tribunal émanant du 2 mars, — il écrivit à Guillotin :

Je vous serais très obligé, monsieur et cher collègue, de vouloir bien passer au Département place Vendôme, à votre premier moment de loisir. Le Directeur va être, malheureusement, dans le cas de déterminer le mode de décapitation qui sera désormais employé pour l'exécution de l'article 2 du Code pénal.

Je suis chargé de vous demander communication des notions importantes que vous avez recueillies et comparées pour admettre une peine dont l'intention de la loi n'a pas été de faire un supplice cruel.

Le résultat de la conférence fut, apparemment, qu'on demanderait conseil au docteur Louis, secrétaire perpétuel de l'Académie de chirurgie, qui répondit par un long rapport motivé, plein de détails macabres, de funèbres considérations, où il s'efforçait de démontrer la possibilité mécanique de satisfaire à la loi en donnant la mort sans souffrances.

Restait à construire la machine, que la Constituante, ni Guillotin, ni Louis n'avaient envisagée autrement qu'au point de vue théorique.

On s'adressa au sieur Guindon, charpentier, chargé de la fourniture des bois de justice ; les plans qu'il établit reçurent l'approbation de Louis ; mais son devis, malgré « la difficulté de trouver des ouvriers pour des travaux dont le préjugé les éloigne », établi à 5,600 livres, fut trouvé exagéré. Sur la demande du ministre des contributions publiques, le Suisse Clavière, on fit appel à la libre concurrence « des ouvriers ayant offert d'exécuter la machine à un prix bien inférieur, en demandant seulement qu'on les dispensât de signer un devis et témoignât le désir de n'être pas connus du public ».

Ce fut un nommé Schmidt, facteur de claviers, qui remplace Guindon évincé. L'expérience de sa machine fut faite le 17 avril 1793 sur cinq cadavres, à Bicêtre ; elle parut conduisant. Néanmoins, le 5 juin, un architecte, Girard, assisté de M. Jouquet, fut commis par Roderer pour faire un examen détaillé et reviser le devis de la guillotine de Schmidt.

Son rapport remarque que « cette machine, quoique bien conçue en elle-même, n'est pas portée au degré de perfection dont elle est susceptible ». Et il conclut :

Cette machine a été faite avec tant de précipitation, qu'on n'a pas pu, sans doute, lui donner toute la sûreté et la commodité nécessaires dans ses mouvements. Les coulisses, les languettes et les tourillons sont en bois ; les premières devraient être en cuivre, les secondes en fer ; les crochets, auxquels sont attachées les cordes qui suspendent le montant ne sont retenus que par des clous à tête ronde, ils devraient l'être par de fortes vis à écrous.

Il manque un marche-pied à la bascule ; les brides sont placées trop bas, ne sont pas assez solides et sont trop ouvertes.

Il faudrait avoir en réserve au moins deux montons garnis de leur couteau, pour remplacer celui auquel il pourrait arriver quelque accident.

En outre, Girard déclarait que le prix de 960 livres demandé par Schmidt était exorbitant ; que même réduit à 824, comme il le proposait de le faire, c'était trop encore, la valeur de la machine étant, suivant le devis estimatif, ne se montant qu'à « 305 livres 7 sous 4 deniers, sans y comprendre le sac de peau, et de 329 livres 7 sous 4 deniers en l'y comprenant ».

Quoi qu'il en soit, la machine de Schmidt fit ses premières armes, en juillet 1793, pour l'exécution d'un assassin et d'un voleur : Nicolas-Jacques Pelletier. Les débris de la guillotine furent déplorables. Roderer écrivit au ministre qu'à la dernière exécution, le cou de l'un des patients n'a pas été entièrement coupé, et la corde qui sert à élever le mouton se retira aussitôt qu'il fut en place.

Schmidt avait promis de faire des rainures en cuivre et il n'avait pas tenu sa promesse. Aussi acceptait-on avec empressement la soumission du 13 juillet 1793, passée par René-Nod Parisien, menuisier patenté, demeurant à Paris, cour du Commerce, passage Saint-André-des-Arts, section du Théâtre-Français « d'établir « suivant le devis de M. Girard, architecte, » les machines à décapiter « moyennant le prix de 500 livres pour chacune, même en y comprenant la peinture ».

C'est sans doute à lui qu'on doit l'instrument révé par Guillotin, qui fit sauter les têtes en un clin d'œil et sans souffrance... et qui en fit tant sauter.

Maurice Dumoulin.

L'ART EN DEUIL

à Messine

Ce n'est point se distraire de la grande pitié qu'on doit aux lamentables victimes de Typhon, — le géant aux cent têtes prisonnier de l'Etna, dont Eschyle prédit la bouillonnante colère qui dévora un jour les plaines fécondes de la Sicile — que de déplorer la mort de nombreux chefs-d'œuvre, et de montrer Apollon et les Muses pleurant aussi sur une telle infortune.

Sous les décombres, ne git pas seulement la *Sagra littera*, écrite par Madame Marie à ses bons Messinois et dont le jésuite Melchior Inchofer a soutenu l'authenticité par un in-folio, une école d'art, secondaire mais valable, a disparu, et, circonstance douloureuse, avant d'avoir été étudiée et classée.

Salvatore d'Antonio, père d'Antonello, qui mourut lui-même seulement aux dernières années du quinzième siècle.

Il y avait beaucoup d'églises à Messine et toutes ornées d'œuvres messinoises. Les guides portent cette brève indication : « Les personnes curieuses d'étudier l'art local devront visiter les églises ».

Ces curiosités étaient peu fréquentes ; je me souviens d'avoir deux jours de suite monté la strada de Monasteri et le dur escalier qui se trouve en face de San Rocco, sans pénétrer dans l'ancien convent de San Gregorio où se trouvent les cinq Antonello ; il n'y avait pas de gardien et il fallait l'obligation fortuite d'un prêtre qui eut grand dérangement à obtenir les clés.

Le voyageur est pressé, surtout dans la péninsule où il y a tant à voir, et à moins d'un séjour, il borne sa visite aux œuvres célèbres. Or, à Messine, rien n'est célèbre. On dirait que les écrivains, comme les pèlerins ont épuisé leur attention aux temples de Postum et qu'en s'embarquant à Reggio, ils ne songent plus qu'à dégriser parmi de beaux paysages des sensations d'art trop fortes et trop multiples.

On n'aborde en Sicile qu'après le pèlerinage d'Italie, les yeux las de regarder, l'imagination trop peuplée de chefs-d'œuvre, il faudrait des merveilles pour réveiller l'attention et le voyageur n'est plus équitable pour de très dignes artistes. Déjà, en venant de Florence, Bologne paraît insupportable ; après Parme, Messine semble inexistant à l'esthétique. Buckhardt ne mentionne que les fontaines de Montargoli, la marquetterie au cheur du Dôme et le tableau d'Antonello à San Gregorio. Vraiment, il y a autre chose.

L'intrados à la grande porte du Dôme offre des scènes réalistes et des figures symboliques sur un fond de feuillage du plus beau quatorzième siècle.

Le sculpteur Gagini qui travailla au tombeau de Jules II sous Michel-Ange est supérieur à Montorsoli ; son *Saint Baptiste* du portail et le *Christ ressuscité* du transept méritent l'admiration ; les fonds baptismaux de Gaddo Gaddi ne dépareraient aucune église de Toscane, la chaire de Calamech, dressée sur une seule colonne carrée, porte en mascarons les têtes de Mahomet, Luther, Calvin et Zwingle ; les stalles de Giorgio Veneziano, les mosaïques de l'abside sont de très belles choses et il n'est pas sans valeur ce Bova, dernier élève de Barbalunga qui a fresqué la nef, ni ce Salvo d'Antonio qui a une *Mort de la Vierge*, dans la sacristie. Puis, dans ce pays où tant de civilisations se mélangèrent, qui fut tour à tour phénicien, grec, goth, sarasin, normand, allemand, angevin, aragonais et même français, on trouve des sarcophages derrière les autels, tels *l'Enlèvement de Proserpine* qu'on tirera peut-être des ruines de la cathédrale.

Selon les dernières dépêches, il n'y a plus qu'une seule église debout à Messine, Saint-André, qui ne contient qu'un *Ecce homo* du Caravage.

Les notes de voyage prennent une subite importance, car la plupart des toiles ne se trouvent mentionnées ni reproduites nulle part.

Il se trompent égarément, les peintres qui espèrent obtenir l'attention de la postérité par leurs œuvres mêmes et qui exécutent la confraternité de leurs successeurs ; l'admiration est comme régie par les écrivains, pour cette raison péremptoire que la faculté de percevoir la beauté des formes se rencontre aussi rarement que celle de la créer. Un nom d'artiste ne survit que s'il est écrit et selon les adjectifs qui l'accompagnent.

Aussi se trouve-t-on dans une situation difficile quand il s'agit, comme ici, de proposer au lecteur la commémoration de toute une école qu'il ignore et dont personne n'a parlé, de Stendhal à Ruskin, de Vasari à Burchardt. On a l'air d'inventer, on peut passer pour mentir, puisque les ouvrages qu'on signale se trouvent absents.

Cependant, convient-il de laisser disparaître tant de méconnus sans les saluer d'un souvenir ?

Lorsqu'un chef-d'œuvre périt, une vertu se retire du monde », a dit Saint-Victor, ce Vénitien du style si injustement oublié.

Des chefs-d'œuvre ont péri. Une parenthèse s'impose peut-être : j'entends des chefs-d'œuvre dans la mesure où Lesueur, Philippe de Champagne, Lebrun, Vouet en ont fait, et exclusivement dans l'ordre du tableau d'église tel que Rome le concevait après la mort de Raphaël.

Je regrette, aujourd'hui, de n'avoir pas mieux étudié les églises de Messine, et pour donner une idée des pertes que l'art déploré, je me contenterai de copier mes notes sur cinq sanctuaires de cette cité, qui en comptait quarante :

SAN FRANCESCO d'Assisi : *Vierge* fort belle, supérieure à celle de Palerme ; *Spasme de la Vierge*, bas-relief d'un grand style d'un certain Gagini, Messinois qui travailla, sous Michel-Ange, au tombeau de Jules II et qui vaut mieux que le Montargoli tant cité des deux fontaines. Un S. François aux stigmates, peinture intense du père d'Antonello.

SAN FRANCESCO DI PAOLO : *Descente de Croix*, d'Alfonso Franco ; beau dessin, expression vive, naturel des attitudes, stylisme sans concupiscence de la fin du quinzième siècle injustement ignoré.

SAN GIACCHINO : S. Gregoire et des Anges, par Ricci, dit Barbalunga, passerait aisément pour une œuvre du Dominiquin. Du même, à San Spirito, une *Descente du Saint-Esprit* ; composition magistrale.

SAN NICOLÒ : *Présentation au Temple*, d'Alibrandi ; page magnifique de sentiment et de couleur. Polydore de Caravage, celui qui a peint en camaïeu le sousbassement des chambres au Valcan, admirait tellement cette œuvre qu'il peignit à la gouache une Descente de Croix destinée à lui servir de rideau.

Cet Alibrandi, qui étudia à Venise et à Milan la probité d'Ingres, a une couleur autrement savoureuse. Qui, à la prononciation de ces syllabes, se douterait qu'il s'agit d'un maître ? Alibrandi ! Encore un qui témoigne contre la postérité, tout aussi injuste que la contemporanéité.

Sans doute, les primitifs ont seuls ce charme irrésistible de l'ingénuité que nous recherchons d'autant plus que nous sommes des décadents ; sans doute, un élève de Michel-Ange comme Gagini est peu auprès de son titanique maître ; sans doute, au dix-septième siècle, il n'y a plus de génie dans l'art, sinon Poussin et Rembrandt.

Et cependant, des peintres comme Franco, comme Sulla, comme Barbalunga, comme Alibrandi, sont des maîtres tellement ardents que nos contemporains ne pourraient entrer dans leur atelier comme élèves.

Comparer un artiste au Dominiquin, à Andrea Sacchi, pour qui connaît la *Communion de S. Jérôme* et la *Vision de S. Romuald* au Vatican, c'est encore lui attribuer une palme bellement verte.

Certes, il n'y a aucune raison pour s'adresser aux héros quand on peut parler aux dieux et je comprends qu'on ne fasse pas le Saint-Vincent de Paul de l'admiration, mais, quand on juge, il faut être équitable et reconnaître, par exemple, que Carrache au palais Farnèse et Le Guide au palais Rospigliosi font, ma foi, assez grande figure.

Combien des tableaux de la grande galerie du Louvre pourraient être échangés avec avantage pour des tableaux de Messine ; et cette proposition suffit à motiver d'amers regrets.

Dante est si grand, qu'on peut le tenir pour le seul poète italien ; cependant, Leopardi a dit et Carducci plaide maintenant. Encore le livre a-t-il le don d'ubiquité, tandis que le tableau reste incrusté à son rétable.

La splendeur de l'art italien vient de son caractère d'école : des prophètes de beauté surgissent, Léonard, Michel-Ange, Raphaël, une foule d'artistes se pressa pour les reléver, pour les répercuter, afin qu'ils soient vus et entendus autant qu'il est donné au miroir et à l'écho de multiplier l'image et la voix.

Il y avait des Primitifs, à Messine, des madones du Trecento. Le roi Robert appela Giotto à Naples, et tous les mouvements esthétiques de Naples se répercutèrent en Sicile.

Après Franco et le gracieux Antonello de Rosalida, dont le chef-d'œuvre, une *Madone*, se trouve dans un village perdu, à Pastunina, il y eut trois courants successifs.

Le raphaélisme, représenté par Alibrandi et propagé par l'établissement à Messine de Polydore de Caravage ; nous le voyons au Valcan seulement décorateur, mais Vasari le traite de divin génie pour un *Christ montant au Calvaire* parmi la foule, qu'il peignit à Messine et que je n



Combien le petit cloître de Saint-Trophime est-il plus accueillant avec son silence absolu, troublé seulement quelquefois par le vol de colombes blanches, avec sa lumière dorée qui caresse si doucement les vieilles pierres, et chasse de nous les vieux chagrins ou les vieux soucis, avec son ombre toute fraîche et toute recueillie dans ce pays de soleil ! Je songeais tout cela un matin clair, dans le cloître de Saint-Trophime en étudiant les chapiteaux des piliers qui me remémorait un à un les épisodes de la vie du Christ. Je me rappelle même arrêtée longuement auprès de l'un d'eux, où est représentée l'Entrée à Jérusalem et j'y retrouvais toute fraîche la poésie du récit évangélique, l'innocence avec son petit, les habitants qui jetaient sur la voie païssimement triomphale des palmiers verts et chantaient en agitant des rameaux : « Gloire au fils de David ! » J'y voyais les enfants, toujours curieux au milieu des foules, monter dans les arbres et toute cette exactitude, toute cette simplicité d'observation me montrait la nature même et m'émouvait étrangement.

Et j'allais à Saint-Trophime, plus spécialement une Adoration des Mages, voulant savoir comment les artistes de Provence — ou la Marche des Rois chantée sur toutes les lèvres et dans tous les cœurs — avaient bien pu interpréter, en une illustration sculpturale, la scène la plus ancienne de l'histoire du Seigneur.

L'architecte et l'abbé qui m'accompagnaient me dirent alors : la plus belle Adoration des Mages du pays, est évidemment celle qui figure sur l'un des tympans de l'église de Saint-Gilles.

Je partis donc pour Saint-Gilles, à quelques kilomètres de là, et à travers des rues étroites et montueuses, sur un affreux petit pavé pointu, j'arrivai devant la célèbre façade aux trois portiques, qui est un des chefs-d'œuvre de l'art roman. En pénétrant à l'intérieur de l'église, je fus surprise un peu : la décoration pauvre et la tristesse de son badigeon vous font penser à quelque église de campagne, à l'une de ces petites églises du dix-septième et du dix-huitième siècles que l'on visite en vacances, aux hasards des excursions, et où l'on voit à côté d'un ou deux vieux tableaux, des autels en bois décorés de pampres sculptés et dorés, des statues de saints venus de la rue Saint-Sulpice, mais auxquelles la pitié naïve des fidèles a donné des bouquets de fleurs éclatantes en papier plissé, entourées de papier dentelle.

Au sortir du sanctuaire je cherchais donc, pour consoler mon cœur, l'œuvre de l'art roman et je la trouvai inscrite dans le tympan du portail de gauche, celui qui sert d'entrée habituelle à l'église. Le centre de la composition est occupé par la Vierge, elle est assise de face sur un grand fauteuil pourvu d'un dais aujourd'hui détruit ; il n'en reste plus que les colonnes tronquées. La tête de la statue a été brisée, mais il se dégage de la pose une impression de majesté ; les plis de la robe sont assez raides, ils n'ont pas cette douceur caressante qui enveloppe avec tant de grâce les formes pures des jeunes filles antiques sur les frises si vivantes des tombeaux d'Arles. Tout au contraire, l'Enfant Dieu, mutilé lui aussi par les fanatiques, est beaucoup plus un jeune homme que le Christ contre sa mère qu'un dieu adoré par les maîtres des hommes. Assis sur les genoux de Marie, il tient un livre de la main gauche et tend la droite vers le manteau de la Vierge. C'est un geste d'un naturel délicieux où les enfants mettent tout l'élan instinctif de leur être vers celles dont ils sont nés et qui tous les jours aussi leur donnent la vie avec leur lait.

À côté de la Vierge, nous voyons un ange descendant du ciel et apporter à un homme assis, une nouvelle étonnante, sans doute, inquiétante peut-être, car celui-ci lève les bras avec surprise et même avec frayeur. L'interprétation la plus simple est de reconnaître l'ange venant annoncer à Joseph les projets d'Hérode. Ce qui est très sensible dans ce morceau, c'est l'influence de l'Antiquité païenne : l'ange est tout semblable à ces victorieux légères que les Grecs et les Romains ont si souvent figurés. Divinités les plus aimées de ces peuples valeureux, elles étaient pour eux l'incarnation toute belle des heures de plénitude, des heures de gloire. Les proues de vaisseaux portant de ces divinités jeunes filles qui, après avoir paru s'être envolées du fronton marmoré des temples comme un essaim aux ailes frémissantes, semblaient ainsi courir sur les flots bleus.

Protectrices de la cité, elles étaient aussi familières de la maison ; on habitait les enfants, tout jour dans une sorte de culte, à développer leurs forces pour atteindre à ces minutes de vie exaltée jusqu'au vertige que sont les moments de triomphe. On les aimait, on ne les craignait pas. C'est pour cela que nous les voyons si souvent figurées par la statuaire antique et si le sculpteur inconnu qui grava l'ange de cette Adoration des Mages s'est inspiré de quelque modèle, nous penserons volontiers qu'il trouva sans effort sur notre vieux sol méditerranéen. L'artiste provençal, disait un jour très justement M. Marignan, est maître de son art, il le reste païen dans certaines parties et il aime surtout à rendre le nu.

Voici maintenant auprès de la Vierge les Rois Mages. Quelle prestigieuse et magique poésie n'y a-t-il pas dans ces premiers adorateurs de l'Enfant divin ! Ils arrivent de leur Orient lumineux, plein de richesses et d'étoiles ; on croirait volontiers qu'ils règnent sur un peuple grave et silencieux d'astrologues ; pendant les longues nuits fraîches et parfumées, lorsque la terre blonde est encore toute chaude des baisers ardents du soleil, ils se perdent l'espace infini aux splendeurs éternelles. Leurs palais sont blancs dans l'ombre bleue, et blanches sont leurs tuniques de lin lorsqu'ils passent silencieux sur les hautes terrasses ; ils ont dans leurs trésors de fabuleuses pierres, entassées en monceaux scintillants, l'or fin est amassé dans leurs châteaux comme les grains de blé dans les granges des riches, et l'âme même des fleurs innombrables et grises à côté d'elle enfermée pour eux dans des verrières irisées ou dans des coffres de santal. Ils apportent à la poésie du christianisme toute la poésie de l'Orient, à la poésie de l'enfance toute la poésie du merveilleux. C'est ce qui les fait tant aimer au moyen âge, ces bons rois sages, si riches et si savants qu'ils comprennent le langage des astres. À travers toute la suite des temps, ils viennent jusqu'à nous, n'ayant connu sur leur passage que l'amour et la vénération ; ils viennent au moment où les tristes hivers de France nous réunissent dans l'intimité chaude du foyer, nous apporter dans leur légende quelques rayons d'or et de soleil.

Jeanne de Flandre.

## Souvenirs de Nouvelle-Calédonie

Deux traites ont été récemment condamnés à la déportation. Le premier est défilé installé dans son « enceinte fortifiée » qu'on appelle « l'île du Diable » ; le second se dispose à cingler vers la sienné, qu'on nomme l'île des Pins.

Les mêmes causes ne semblent donc pas devoir, tout au moins en pareille matière, produire inéluctablement les mêmes effets, car la même peine légale infligée à chacun de ces hommes va leur réserver des fins d'existence bien différentes, atroce pour celui-là, exquise pour celui-ci.

Je constate et ne discute point. Sur-tout, je me garde de blâmer. Les juges

ont eu leurs raisons au nombre desquelles nous trouverions peut-être le fait que l'un de ces condamnés est calédonien — *est sol!* — tandis que l'autre est l'heureux époux d'une épouse aimante qui a imploré avec larmes et supplications la faveur de ne point être séparée de son mari.

Les juges n'ont pas osé résister à ce désir corrélien, et la malheureuse est partie...

De ces héroïnes de l'exil, j'ai connu en Calédonie deux spécimens bien intéressants, bien authentiques, dégagés de tout bluff sentimental et de toute réclamation, pauvres créatures qu'ont dédaignées les prix Montyon.

Que sont-elles devenues ? Elles sont mortes, à tel lieu de la croire ; elles ont tout doucement disparu dans l'ombre où se cachait la pudeur de leurs sacrifices.

L'une, vieille déjà quand je la rencontrai, était une mère ; l'autre, encore parée des fleurs de la jeunesse, était une amante.

Je serais bien embarrassé s'il me fallait donner à ces deux martyres des rangs de préséance.

Voici ce que, personnellement, j'ai su de leurs aventures.

Aux environs de Bordeaux habitait un paysan qui son mari avait rendu très malheureux pendant quelques années, et qu'il avait laissée veuve avec un enfant à sa charge et, pour tout bien, une méchante cabane entourée d'un hectare de médiocre terre.

Elle travailla ferme, comme une bête de somme, afin d'élever le gamin, de le mettre en apprentissage, d'essayer de lui procurer un métier. Mais Alfred « ne rendait pas », ne cessait, en raison des fâcheuses dispositions qu'il montrait, de donner à sa mère de graves inquiétudes.

En grandissant, ses instincts déplorables se développèrent, sa paresse et sa veulerie le jetèrent dans les pires fréquentations, le conduisirent à la débauche, à la crapule des cabarets et des bouges. Trop de fois, sa mère l'avait vu rentrer ivre, l'air menaçant, le regard mauvais, trop de fois elle avait dû, sous la menace, lui livrer la dernière pièce blanche du logis, ou, trop de fois ces choses s'étaient, passées pour qu'elle éprouvât une surprise égale à sa douleur et à sa honte quand, un matin, des gendarmes vinrent le cueillir au gîte, en vertu d'un mandat d'amener.

Alfred, condamné aux travaux forcés à perpétuité pour vol qualifié et complicité d'assassinat, fut expédié à Saint-Martin-de-Ré et, de là, transporté, avec un « convoi » de cent cinquante autres coquins, à « la Nouvelle ».

Dix années s'écoulèrent pendant lesquelles Alfred se conduisit passablement. Les notes le classèrent parmi les condamnés jugés susceptibles de s'amender. Il écrivait assez régulièrement à sa mère des lettres que celle-ci faisait lire par le curé et qui exprimaient des sentiments louables. La veuve V. pleurait en écoutant, le curé était ému en lisant. Quoique moins naïfs, les fonctionnaires chargés d'examiner la correspondance des condamnés étaient favorablement impressionnés par la littérature épistolaire d'Alfred.

Aussi, lorsque la veuve sollicita les moyens de se rendre là-bas pour y attendre le moment prochain où son Alfred recevrait une « concession provisoire » et où elle pourrait s'y installer avec lui, on accéda volontiers à sa demande. On pensa que son influence aiderait le condamné à franchir sans accident la courte période qui le séparait encore du délai réglementaire et qu'en suite elle soutiendrait dans la voie meilleure les pas très vacillants de celui-ci.

Elle réalisa sa cabane, son bout de champ, sa vache, ses deux chèvres, ses poules ; elle empaqueta ses hardes, partit pour Marseille et s'y embarqua sur le *Natal* en qualité de passagère de pont. Quand le paquebot arriva dans les eaux calédoniennes et longea le phare *Amédée*, elle frissonna en voyant des hommes vêtus de gris et coiffés d'un large chapeau de paille qui y travaillaient. Elle frissonna beaucoup plus fort au moment où le navire entra dans le chenal qui sépare l'île de la rébarbative *île Nou*, capitale du bagne.

Une demi-heure après, elle se trouvait sur le quai de Nouméa, un peu ahurie par la présence des Canaques de la police, armés de leurs sagaies. Mais, ayant aperçu un blanc en uniforme, elle s'adressa à lui pour demander le chemin des bureaux de l'administration pénitentiaire.

— Nous allons faire route ensemble, répondit l'homme en uniforme, car j'y vais moi-même.

Il ajouta avec obligeance : — Je suis surveillant militaire et si vous avez besoin d'un renseignement, disposez de moi.

Un surveillant militaire ! La veuve le regarda craintivement et dit : — Mais alors, monsieur, peut-être connaissez-vous mon malheureux fils, qui est...

— Tenez, il est concessionnaire et vous venez le rejoindre ?

— C'est-à-dire qu'il le sera bientôt, et on m'a permis...

— Comment s'appelle-t-il ?

— Alfred V., n° 15302.

Le surveillant eut un geste brusque, son visage refléta une vive émotion et il lui fallut une seconde pour redevenir maître de lui-même.

— Non, je ne le connais pas, prononça-t-il d'une voix changée et avec une visible contrainte.

La veuve V. avait remarqué l'effet que semblait avoir produit sa question, et sans en imaginer la cause, se sentit envahie par un trouble extrême.

On marcha sans mot dire, sans se regarder, pendant le reste du chemin, très court heureusement. Puis, le surveillant introduisit sa compagne au rez-de-chaussée d'un vaste bâtiment qui se dressait au fond d'une cour plantée d'arbres, la fit entrer dans une sorte de parloir et, d'un air de respect, de sympathie :

— Veuillez vous asseoir, madame V., prononça-t-il, je vais informer le chef ; un garçon de bureau viendra vous chercher.

Il disparut assez précipitamment et, dans sa hâte, laissa la porte entre-bâillée. La veuve V. demeura seule, debout, effacée, le cœur oppressé d'une indéfinissable épouvante.

Elle perçut un bruit de pas dans le couloir ; on sortait de quelque bureau,

on venait de son côté, on causait. Il lui sembla reconnaître la voix du surveillant qui l'avait accompagnée. Elle alla vers la porte, prêta l'oreille et entendit cette fin de dialogue :

— Mais c'est épatant, Jourdan, ce que vous me racontez là ! Ainsi donc cette malheureuse est la mère du condamné à mort que nous devons faire exécuter après-demain ? Quelle affaire !

La veuve V. tomba sur le plancher comme une masse.

Après une crise terrible, une fièvre cérébrale se déclara. Elle guérit, pourtant, parce qu'un jour, sur l'ordre du médecin, on conduisit Alfred au chevet de son lit, Alfred auquel, pour la seconde fois, elle avait donné la vie, — car, je n'ai pas besoin de le dire, on avait suris à l'exécution, câblé en France, obtenu une commutation de peine.

Mais le gredin était maintenant rétrogradé à la dernière classe et toute perspective de mise en concession était abolie. Jamais la veuve V. ne réaliserait le projet qui lui avait fait entreprendre son voyage aux antipodes. Elle était une épaue échouée sur le sol calédonien.

Dès lors, son unique raison d'exister était d'aller chaque jour voir son misérable fils, au moment de la suspension du travail, sur le chantier, où l'on consentait à le maintenir en corvée. Elle l'embrassait sans que, la plupart du temps, il lui rendit son baiser ; elle lui glissait en cachette quelque friandise et, bien vite, retournait à ses lessives, à ses ménages, à ses occupations de hasard.

Parfois, cependant, la maigre silhouette de la veuve V. n'apparaissait point dans les rues de Nouméa à l'heure habituelle. C'était lorsque Alfred subissait une punition de cellule.

Ma seconde héroïne présentait avec cette rude paysanne un contraste absolu. Madeleine M. était une jolie blonde de vingt-cinq ans, ayant la grâce, la désinvolture, le chic frôlant, l'esprit averti de la demoiselle de magasin parisienne employée dans le commerce de luxe.

Pour son malheur, un jeune homme élégant, de bonne famille, travaillant chez un coulisier, la rencontra, l'aima, sut lui plaire. Comme Madeleine avait des principes, elle résista jusqu'à la demande en mariage et ne donna des armes que la bague — de fiançailles — au doigt.

Tout à coup, tel un cyclone se déchaîna dans une pure atmosphère, une catastrophe bouleversa tout cet échafaudage de bonheur.

Le jeune homme élégant commit des faux, lava et gratta des titres, fut appréhendé, traduit en cour d'assises et condamné au bagne.

À la poignante douleur de Madeleine se joignit une de ces déceptions qui tuent l'amour. Elle ressentit une sorte d'horreur pour l'homme indigne auquel elle s'était donnée. Puis elle s'interrogea et se demanda où était, quel était son devoir. Beaucoup de femmes eussent estimé qu'il y avait eu erreur sur la personne et se seraient trouvées dégaies de tout lien.

Notre petite demoiselle de magasin pensa autrement, et voilà pourquoi, quelques mois plus tard, une étrange cérémonie, à laquelle j'eus occasion d'assister, réunissait dans la chapelle du pénitencier-dépôt de l'île Nou une bonne partie du personnel civil et militaire de l'administration pénitentiaire, ainsi que les religieuses de l'hôpital. — Il y avait encore des religieux !

Devant le maître-autel, timidement orné de fleurs, on avait disposé deux prie-Dieu et, un peu en arrière, quelques fauteuils. Lorsque l'horloge, dont Pel (celui qui faisait rôler ses bonnes) est le conservateur, sonna neuf coups, l'aumônier, précédé de ses « enfants de chœur » — lesquels étaient des clercs, anciens prêtres — tenant des cierges, sortit de la sacristie. Au même instant, Madeleine M., conduite par le directeur en personne et suivie de ses deux témoins, le commandant du pénitencier et un autre fonctionnaire, traversa la nef et vint occuper le prie-Dieu placé à gauche. Sur un signe du directeur, une porte latérale s'ouvrit et donna passage à un forçat tond et rasé, vêtu du costume réglementaire, flanqué de deux surveillants en grande tenue qui cumulaient, ce jour-là, les fonctions de gardiens et de témoins.

Assez beau garçon, l'homme glabre marchait d'une allure piteuse et soumise. On l'amena au prie-Dieu de droite. Nous vîmes la jeune femme tressailler des pieds à la tête ; croyant qu'elle allait perdre connaissance, une religieuse s'avança vivement pour la retenir dans ses bras. Mais de la main elle repoussa l'aide ainsi offerte et se prostra, s'abîma dans une prière infinie qui devait être désespérée, qui devait être le suprême sacrifice de son moi. Elle demeura de la sorte, immobile, figée, tant que dura la cérémonie ; elle n'eut un nouveau tressaillement qu'au moment où son sinistre fiancé lui passa à l'alliance. Quelle antithèse avec la bague joyeuse où il lui avait offert la bague de fiançailles !

Très ému, le brave aumônier prononça une courte allocution et son cœur lui dicta les mots qu'il fallait.

L'office achevé, un des surveillants toucha au bras le « marié », qui ramassa son chapeau en paille de pandanus et, plus blême encore qu'à l'arrivée, disparut avec ses gardiens.

Nous nous retirâmes immédiatement. Toutefois, avant de franchir le seuil de la chapelle, je ne pus résister à la curiosité de me retourner. Madeleine n'avait pas bougé. Les religieuses s'étaient silencieusement rapprochées et s'étaient, tout autour d'elle, prosternées sur les dalles.

Dans la chalcupie administrative, le directeur m'expliqua qu'il avait fait tout au monde, accumulant les objections, les difficultés, les prétextes dilatoires, afin de détourner Madeleine M. du suicide moral qu'elle était venue chercher si loin. Mais il s'était heurté à une résolution inébranlable et comme, d'autre part, aucun article de loi n'interdit le mariage d'un forçat à la condition que le mariage demeure théorique, il avait dû, bien malgré lui, s'incliner.

— Madeleine, conclut le directeur, a en perspective des années et des années d'attente avant que son mari — puisque mari il y a — soit libéré. Ce sera la meilleure période de sa vie, car, ensuite, commencera l'atroce supplice de vivre

avec un être pour lequel on n'éprouve que mépris et dégoût...

Souhaitons à la pauvre fille, en guise de vœu nuptial, une courte existence.

Paul Mimande.

## À Travers les Revues

### La mort de la philosophie

En 1867, pour l'Exposition, Félix Ravaisson écrivit ce glorieux *Rapport* qui résume l'histoire de la philosophie française telle qu'elle évolua pendant les deux premiers tiers du dix-neuvième siècle. Comme l'auteur de ce rapport était un grand esprit, il arriva que cet ouvrage de constatation fut aussi un ouvrage de doctrine et qu'à ce qu'il enregistrait il ajouta ce qu'il inventait. Il fut, au moins, une nouvelle orientation philosophique et il eut son influence sur les destinées ultérieures de la pensée française.

M. Emile Boutroux a repris l'œuvre de Ravaisson ; et il l'a prise au point où Ravaisson l'interrompit, en 1867, pour la mener, lui, jusqu'à nos jours. Ce deuxième rapport vient de paraître dans la *Revue de Métaphysique et de Morale*. Il est digne de celui qu'il continue. D'une forme beaucoup plus brève, d'une saine élégance, d'une grave beauté idéologique, ferme, vive, preste, il court à ses conclusions, qui sont terribles, car elles annoncent la fin de la philosophie chez nous ; et, cette fin, il la commente de telle sorte que c'est la fin de la philosophie que voici prévue.

En résumant ainsi les conclusions de M. Boutroux, je sais bien que je vais au delà de ses dires. Tout de même, on verra que ce qui subsiste, en fait de philosophie, présentement, et ce qu'on attend, n'est pas de vraie philosophie.

1867, eh ! bien, cette date, une contingente Exposition l'imposait à Félix Ravaisson. La destinée arrangea les choses et fit que cette date, en réalité, marqua la fin d'une période et le commencement d'une autre. Le troisième tiers du dix-neuvième siècle subit de nouvelles influences : celle de Jules Lachelier, par l'Essai sur le Fondement métaphysique de l'Induction et par l'enseignement oral de ce maître ; celle de Darwin et d'Herbert Spencer, qui, tous deux attestaient la qualité philosophique des sciences naturelles ; celle des Néo-Kantiens et, par exemple, d'un Renouvier ; celle d'Hippolyte Taine qui, en 1870, publiait le livre de l'Intelligence ; celle enfin de l'école expérimentale et de son chef, Théodule Ribot, l'auteur de la *Psychologie anglaise contemporaine*.

Des philosophes nouveaux arrivèrent. Quel est, aujourd'hui, le résultat de leur travail ?

Et, d'abord, que devint la philosophie, dès cette époque ?

Elle se détacha, dit M. Boutroux, de la dialectique abstraite, qui ne se donne d'autre fin que l'analyse, la définition et la conciliation logique du concept, pour se mêler à l'ensemble des activités, scientifiques, religieuses, artistiques, politiques, morales, littéraires, économiques, par où l'homme entre directement en contact avec les réalités données. Loin de prétendre se suffire, elle considéra qu'elle ne pouvait trouver que dans les sciences, la vie et les arts, tels qu'ils se développent spontanément, les matériaux nécessaires de ses théories. De transcendant qu'elle était, en quelque sorte, à l'égard des sciences, elle essaya de se faire immanente.

Bref, à la philosophie se substituèrent peu à peu des groupes de « recherches philosophiques », séparés les uns des autres.

M. Boutroux étudie donc séparément ces différents groupes. A chacun d'eux il consacre une notice très précise où entrent les noms des philosophes, les titres de leurs ouvrages et l'indication des doctrines. Métaphysique, psychologie, sociologie, morale, philosophie des sciences, philosophie de l'histoire, philosophie religieuse, esthétique, histoire de la philosophie, — tels sont les chapitres de ce résumé. Je ne veux pas le résumer à mon tour ; mais arrivons aux conclusions de M. Boutroux.

Les sciences nombreuses et autonomes qui tendent à remplacer la philosophie, — psychologie, sociologie, logique des sciences, histoire de la philosophie, — sont « aussi indépendantes d'une philosophie centrale que peuvent l'être la physique ou la chimie ».

On dirait que le temps approche où la philosophie, comme telle, aura vécu et sera remplacée, purement et simplement, par une collection de sciences philosophiques, c'est-à-dire par quelques unités ajoutées à la liste des sciences positives.

C'est ce phénomène que je signalais comme la mort de la philosophie. Pour l'interpréter autrement, il faudrait concevoir l'éparpillement actuel de la philosophie comme provisoire et méthodique ; il faudrait supposer que les différentes études auxquelles les philosophes — ou plutôt les savants — contemporains se livrent sont destinées à entrer dans un ensemble dont les diverses parties, fortement liées et logiquement coordonnées, composeraient la philosophie générale. Mais, d'abord, une telle philosophie générale ne serait pas une philosophie. Et, secondement, aucun signe ne permet de supposer que l'analyse actuelle prépare une prochaine synthèse.

Pareille conjecture serait gratuite... Bien plus, le sens de la valeur des synthèses philosophiques, qui n'a jamais été très vivante dans notre pays, paraît aujourd'hui plus émoussé que jamais. On estime téméraire et vain de fabriquer une vérité dite métaphysique, en assemblant, par un travail subjectif, si ingénieux soit-il, les résultats de l'analyse des phénomènes.

Autant dire que la métaphysique est perdue. Et, comme il n'y a de véritable philosophie, en somme, que métaphysique, c'est la fin de la philosophie qu'amène la perte de l'esprit métaphysique. Allons jusqu'à imaginer qu'arrivent à leur achèvement les sciences particulières qui se sont substituées à l'étude philosophique ; il est bien évident que les spécialistes nombreux qui cherchent à leur renommée ne vont pas les abandonner de si tôt... L'ensemble, même coordonné, de ces sciences particulières ne sera qu'une collection ; ce n'est pas une synthèse.

Ce qui se produit, en fait de philosophie, M. Boutroux le note très justement.

L'esprit d'analyse et le goût de la spécialisation poussent les gens à se cantonner dans les sciences particulières. Mais ce qui reste de « l'esprit d'universalité » à ses revanches et qui sont assez lamentables, voire assez comiques.

Chaque une de ces sciences, à elle seule, enfle ses ambitions à mesure qu'elle fait des conquêtes nouvelles, et tend à se poser, non seulement comme l'exploration attitrée d'un domaine spécial de la philosophie, mais comme la philosophie universelle elle-même, enfin en possession de son véritable principe.

On croit assister à ces phénomènes d'anarchie prétentieuse qui suivent le démantèlement d'un grand et bel empire. Les principes abondent ; et il faut les voir qui organisent le faste de leur cour, la somptueuse administration des provinces toutes petites dont ils affirment, comme ils peuvent, l'hégémonie. Il n'est pas, de nos jours, un menu géographe qui ne se croie le maître et l'autocrate de la pensée humaine. A mesure que nos philosophes ont été obligés de rétrécir le champ de leurs travaux, ils sont devenus de plus en plus arrogants, dogmatiques, vains et difficiles à vivre. Nous regorgeons de petits souverains intellectuels et de dérisoires despotes qui se sont eux-mêmes intronisés.

C'est ainsi que nous voyons fleurir une psychologie qui, si l'on n'y prend garde, résout à sa manière tous les problèmes et réduit au rang d'explications relatives et subordonnées toutes les explications que peuvent fournir les autres sciences. Il en est de même de la sociologie ; elle aussi se présente, non comme une partie de la philosophie, mais comme la philosophie totale. A son point de vue, les explications psychologiques ne se suffisent pas : elles ne prennent leur sens et leur valeur que rapportées à leurs fondements sociologiques. Analogie est l'attitude du logicien, du philosophe de l'histoire, du théoricien des sciences. Et l'on pourrait, à propos de toutes ces pseudo-parties de la philosophie, redire le mot de Faust à Méphistophélès :

*Du nimmst dich einen Teil, und stehst doch ganz vor mir.*

La philosophie, au sens propre du mot, exige, dit M. Boutroux, deux conditions : 1° la conception des choses au point de vue de l'unité ; 2° un principe d'unité puisé dans la nature humaine.

En effet, la philosophie est l'effort que fait la pensée humaine pour ramener les choses à un principe commun, qui soit un principe de pensée humaine. Ainsi, toute philosophie est synthétique et, dans une certaine mesure, anthropomorphe.

Or, les sciences positives sur lesquelles sont basées les études particulières qui remplacent la philosophie ont pour conséquence, et peut-être pour objet, de « déshumaniser » la nature.

En outre, ces études particulières, parmi lesquelles la pensée philosophique s'est éparpillée, détruisent la croyance à l'unité des choses, qui, d'ailleurs, n'était peut-être qu'une illusion, mais une illusion nécessaire à la philosophie. Le plus grave, du reste, et le plus fâcheux, c'est qu'elles ne démontrent pas que la croyance à l'unité soit une illusion. Si elles la démontraient, ce serait encore autant d'acquis ; et ce positivisme, ainsi constitué, aurait une valeur idéologique appréciable. Mais non : elles procèdent, si l'on peut dire, par négation. Les philosophes — ou, du moins, les anciens philosophes — sont cantonnés dans leurs études particulières. Ils s'y occupent et ils s'y plaisent. Alors, ils ne sont plus attentifs, ces études particulières les accablant, à la possibilité logique d'une synthèse véritablement philosophique. Cette possibilité, ils la négligent et ils l'omettent ; c'est, en quelque sorte, par préférence qu'ils sont devenus positivistes.

Détachées du tronc commun de la philosophie centrale et prétendant se nourrir seulement de la sève des sciences positives, les études particulières auxquelles s'attachent nos philosophes, nos pseudo-philosophes, mènent à l'abolition complète de la philosophie... M. Emile Boutroux, en fin de compte, aboutit à une consolante distinction de la philosophie et de l'esprit philosophique. Il reconnaît que les systèmes sont en baisse ; mais il défend aussi nos philosophes de se confondre avec les simples savants : ils les montre capables d'une autre vision des choses.

Evidemment !... Tout de même, cela n'empêche pas la métaphysique — et c'est-à-dire la philosophie — de mourir ou bien d'être morte.

L'aventure idéologique que M. Emile Boutroux raconte et explique d'une manière si pénétrante, Marcelin Berthelot l'avait annoncée ; il avait annoncé pis encore !... Voici quelques paroles de ce grand esprit désespéré, quelques paroles de M. Henry Houssaye, l'autre jour, citées dans un discours académique. M. Berthelot songeait à l'avenir de la pensée humaine.

Il sera matériellement impossible, disait-il, de rassembler l'ensemble des découvertes de son temps. Le cerveau humain, ne pouvant pas absorber l'immense majorité des faits acquis par les sciences, ne pourra plus généraliser, c'est-à-dire s'étendre et se développer. On ne pourra donc plus progresser ; et je prévois, pour un temps futur, une période où le progrès intellectuel restera stationnaire...

N'est-ce pas ce « temps futur » qui est arrivé ? N'est-ce pas l'époque de l'inévitable décadence qui a commencé ?

Le progrès matériel s'arrêtera en même temps que le progrès intellectuel :

Quand l'homme aura capté les chutes d'eau, utilisé les forces des marées, la chaleur solaire, la chaleur terrestre et qu'il aura remplacé les produits de la terre et des animaux par des aliments artificiels en tout semblables aux aliments naturels, on aura, semble-t-il, atteint les termes du progrès matériel. La vie se multipliera, la population découplera. Mais vers où pourra bien se diriger le progrès.

Que deviendra alors l'âme humaine, — l'âme humaine, c'est-à-dire, remarque M. Henry Houssaye, « l'intelligence animant et commandant cette synthèse chimique qu'est l'homme » — que deviendra l'âme humaine ? et que deviendra son progrès ?

Les idées morales, la conscience, les abnégations et les sacrifices, l'amour du beau et du bien progresseront-ils à proportion des découvertes scientifiques et des commodités de l'existence ?

Berthelot posait cette terrible question ; et, dans le chagrin de certains jours, il répondait qu'on ne verrait jamais le triomphe de la justice et de la raison.

Je ne sais jusqu'où va le pessimisme des prédictions que formule M. Emile Boutroux ; je ne sais si il va aussi loin que la désespérance spirituelle de Marcelin Berthelot... Mais la voix qui annonça que le grand Pan était mort ne devait pas retentir plus tristement que cette annonce de la mort de la métaphysique. Le grand Pan meurt une deuxième fois quand meurt l'espoir d'une synthèse idéologique où entrent les divers éléments du tout.

Il y aura quelques rêveurs encore. Mais nos petits philosophes seront de plus en plus étroitement enfermés dans leurs spécialités exigeantes. Ils travailleront là, tranquilles et méticuleux ; et ils auront oublié le grand Pan.

D'abord, ils ne s'apercevront pas de l'inconvénient qu'il y a nécessairement à procéder ainsi. Et puis, leur détestable erreur ayant vicié tous leurs travaux, ils se décourageront.

Ils sont partis de cette idée qu'il ne faut pas aller, tout de go et comme d'un trait, jusqu'à l'absolu, jusqu'à la substance première, sans avoir pris dans le concret ses assurances ; mais ils vérifieront que ce qu'ils nomment le concret n'est pas un tout déterminé qui ne dépende que de soi : ils vérifieront que ce prétendu concret n'est pas moins abstrait que la substance pure, et qu'en un mot il n'est pas de physique nettement dégagé du métaphysique.

Alors, ce sera la faillite du peu qui reste.

André Beaunier.

## Féminisme

M. Edmond Perrier, l'éminent savant, directeur du Muséum, consacre à la femme un important ouvrage. Il s'y déclare l'admirateur fervent des filles d'Eve, et c'est pourquoi il proclame leur inaptitude absolue à exercer les métiers masculins qui sont, à notre époque, l'objet de leur ambition. Sa démonstration est toute scientifique. C'est ce qui en fait la force et l'originalité.



alors beaucoup d'injures et beaucoup d'éloges. Les injures émanant de féministes intransigeantes. Celles-là, j'en suis sûre, n'ont pas compris le savant. Nulle d'entre elles ne peut nier la beauté du rôle féministe tel qu'il le conçoit. N'admire-t-il pas chez la femme des facultés morales qui sont à elle seule dévolues ? Ne vénérait-il pas en elle le symbole même de la charité ? En soignant les orphelins, les malades, les blessés, elle ne fait qu'élargir son rôle dans la famille. Et il dépeint ainsi l'institutrice : « Une mère bien-faisante dont la famille se multiplie et se renouvelle sans cesse. »

D'illustres personnages ont applaudi aux idées de M. Edmond Perrier. M. Saint-Saëns s'éleva contre « le maculisme » qui veut ériger le féminisme. M. Jean Lahor, le docteur Cazalis disent des choses analogues. Enfin, Mme Juliette Adam écrivit cette belle lettre :

« Mon cher ami,

« Ma formule depuis plus d'un demi-siècle est celle-ci : la femme n'est pas l'égal du homme ; elle est équivalente et complémentaire. Une société ne peut vivre qu'avec la compréhension de la personne sociale, composée de l'homme et de la femme, etc. »

N'est-ce point ce qu'expliquait Auguste Comte quand il parlait de l'unité sociale ?

Marcelle Adam.

L'intéressant article de M. Léo Claretie sur les « Calambours des Gens sérieux », que nous avons publié dans notre dernier numéro, fait partie d'un volume intitulé *Sourires littéraires* qui paraît à la Société Française d'Imprimerie et de Librairie.

## LE LIVRE DE DEMAIN

### La société de Paris sous la Régence

Le vicomte de Guichen, qui fut un de nos diplomates les plus distingués et qui a renoncé à la « carrière » pour devenir un excellent historien, va faire paraître prochainement à la Librairie académique Perrin, un volume intitulé : *Crépuscule d'un ancien régime*. Parmi les études que contiendra cet intéressant ouvrage et qui « marquent les principales étapes de la décadence de l'ancien régime », nous sommes heureux de choisir pour nos lecteurs un passage de celle qui est consacrée à la Régence.

« Sous la Régence, dit Tocqueville, toute pudeur, toute décence disparaissent ; le cynisme des hautes classes déprave les classes inférieures. Un agiotage honteux avilit grands et petits. A la suite de ce désordre, on voit surgir le goût des spéculations et s'élever de vulgaires et honteuses richesses. La Régence déshonore la pourpre et le Ministère en les donnant à Dubois : celui-ci se vend aux Anglais. »

Cette citation dit plus que de longs commentaires sur l'état d'esprit et la moralité de la Cour. Le Régent a été trop étudié pour qu'il y ait lieu d'insister trop longuement sur lui. Son intelligence était appréciée de tous, son éducation,

d'abord soignée tant qu'elle fut confiée à Saint-Laurent, fut ensuite entièrement négligée quand Dubois fut appelé à la diriger. Pourtant, le prince était humain et compatissant ; il a su, au lendemain de guerres désastreuses, conserver à la France épuisée une paix honorable, opérer un rapprochement salutaire, quoique momentanément malheureux, avec la Russie qui recherchait alors ardemment l'alliance française, et avec la Prusse qui pouvait constituer déjà dans une certaine mesure un contrepoids à la puissance formidable de la Maison d'Autriche. Mais à côté de ces qualités indéniables et de la direction qu'il a pendant quelques années imprimée à la politique française, Philippe qui, à quatorze ans, faisait déjà parler de lui, personnifiait le vice et la débauche. On a mis à nu d'une manière saisissante les faiblesses de son caractère dans ces vers adressés à la duchesse d'Orléans, sa mère :

Vous n'êtes pas, Madame,  
La mère du Régent,  
Ce scélérat infâme  
N'est pas de votre sang,  
C'est un monstre exécrable  
Que l'enfer a voulu.  
Un tyran détestable  
Qui se croit tout permis.

Presque à la même époque, au milieu des folies et des stratagèmes de Law, on colportait partout cette chanson satirique qui fit alors le plus grand bruit et que, malgré certaines obscurités, nous ne jugeons pas sans intérêt de présenter ici :

Méprisables sujets, populace imbecille,  
Que te faut-il encore pour échauffer ta bile ?  
Ta (dis-tille), tes enfants, tes amis accablés,  
Ta honte et tes malheurs ne sont-ils pas comblés ?  
Ton sort à chaque instant devient plus misérable ;  
Stupide, qu'attends-tu d'un ministre exécrable ?  
Ministre affreux qui vit et qui vit à tes yeux  
Cet insecte acharné qui t'arrache la vie  
Ne peut de l'écraser faire naître l'envie,  
Tu le souffres en son char avec son air altier  
Ce scélérat, l'horreur de l'univers entier,  
Le Régent, ton vaurien, à la banque fermée,  
La ville rétablie et toujours supprimée,  
Regarde les beaux fruits des actions des Indes.  
On se tue à la banque, on égorge ton Roi,  
C'est son sang et le tien qu'on répand sans effroi.  
Le Régent, ton vaurien, à la banque fermée,  
La ville rétablie et toujours supprimée,  
Regarde les beaux fruits des actions des Indes.  
On se tue à la banque, on égorge ton Roi,  
C'est son sang et le tien qu'on répand sans effroi.

La duchesse d'Orléans, elle-même, ne se faisait aucune illusion sur les défauts de son fils : « Les fées, disait-elle, furent conviées à mes couches et chacune douant mon fils d'un talent, il les eut tous ; malheureusement, on avait oublié une fée qui, arrivant après toutes les autres, dit : « il aura tous les talents, excepté celui d'en faire usage. »

Et la comtesse de Sabran dit un jour au duc d'Orléans, en plein souper, que Dieu, après avoir créé l'homme, prit un reste de boue dont il forma l'âme des princes et des laquais. Le Régent, loin de s'en formaliser, s'en réjouit ouvertement.

Il avait, d'ailleurs, inspiré de bonne heure au Roi et surtout à la marquise de Maintenon, qui cherchait avant tout à

l'écartier, une méfiance invincible. La mort presque simultanée du duc et de la duchesse de Bourgogne et de leur fils aîné avait éveillé sur le duc d'Orléans de très sérieux soupçons. « Si l'on en croit Saint-Simon, la marquise de Maintenon se décida sans balancer. Elle osa dire qu'on savait d'où partait le coup et nommer le duc d'Orléans ; le Roi, par un sombre silence, témoigna qu'il pensait comme elle et un nouveau malheur approfondit encore cette nouvelle impression. Le duc de Bretagne mourut alors d'une épidémie de rougeole. Le duc d'Anjou fut sauvé ! A la mort du duc de Bretagne, l'intérêt du duc d'Orléans devint manifeste à tous les yeux, et par là même l'accusation devint plus grave, la persécution plus forte, le cri plus universel. »

La marquise de Créqui cite le trait suivant, qui met tristement en lumière la vie privée du duc : « L'ancien notaire des Richelieu, des Breteuil, des Fronlay avait laissé un garnement de fils qu'on soupçonna d'avoir écrit une satire horriblement impudente, ce qui le fit exiler à Tulle, en Limousin. Le marquis de Créqui me dit un jour en présence de ma grand-mère, qui n'en revenait pas de surprise : Je ne saurais blâmer le petit poète en question, car il n'a pas dit autre chose que la vérité ; je vous assure que M. le duc d'Orléans est une infâme créature ; il s'enivre tous les soirs avec des gens de qualité ; ensuite il se traite à ce bal de l'Opéra qu'il a fait établir dans une aile de son palais royal, malgré qu'il fût en grand deuil et malgré qu'il fût en deuil en carême. Il y tombe quelquefois par terre, attendu qu'il est ivre-mort et, pour vous l'achever de peindre, il a scandalisé tout Paris en allant communier, comme si de rien n'était, à Saint-Eustache. »

Le montey, dans une très belle page, fait également allusion à ces honteuses orgies : « L'imagination du peuple, dit-il, irritée par le mystère, en exagérant la licence. Le Palais-Royal, sourd et impénétrable, apparaissait comme une île infâme retranchée au milieu des misères publiques. Véritable Caprée où, cependant, manquait un Tibère. »

Philippe, dans sa désespérante insouciance, s'égayait d'ailleurs ouvertement des critiques nombreuses que lui valaient ses débauches. Dans un prône, le curé de Saint-Gôme crut devoir y faire de nombreuses allusions dans les termes les plus sévères et les moins mesurés ; comme on les rapportait au duc d'Orléans, il répondit avec cynisme : « De quoi se mêle-t-il ; je ne suis pas de sa paroisse. »

Et l'abbesse de Chelles, sa fille, lui écrivait un jour pour lui demander une grâce, se donna la qualité d'épouse de Jésus-Christ : « Il y a trop longtemps, dit-il, que je suis brouillé avec mon genre pour rien accorder à sa femme. »

Aussi les gens de bien se détournèrent de lui, son irrégulier publicisme affiché scandalisait même ceux dont l'âme était la plus tiède, on n'entendait partout sur son compte que les paroles les plus acerbes et les appréciations les moins bienveillantes. Et pendant ce temps, il paralysait toute émulation dans l'armée

par des nominations uniquement dictées par la faveur et l'esprit de parti ; il laissait la marine dans l'abandon le plus absolu pour complaire à l'Angleterre, estimant que son alliance avec elle était de nature à assurer à la France une sécurité complète, ne semblant même pas se rappeler que cette puissance est d'une traditionnelle mobilité à laquelle il faut sans cesse songer.

Tel était le résultat de l'éducation d'un Dubois qui, à une vive intelligence et à un esprit souple et délié, joignait une astuce et une fourberie qui lui ont attiré de la part de la duchesse d'Orléans, ce sévère jugement : « Je lui rends cette justice, écrivait-elle, le 13 novembre 1716 : il a beaucoup de capacité, il parle bien et il est de bonne compagnie, mais il est faux et intéressé comme le diable, il ressemble à un jeune renard, sa fausseté se voit dans ses yeux. »

Dubois s'était d'ailleurs toujours appliqué à flatter Philippe, à satisfaire ses passions, à se prêter aux plus honteuses complaisances dans l'espoir de dominer entièrement le duc et de s'en servir à son tour comme d'une sorte de marchepied pour parvenir aux plus hautes dignités. Ce plan machiavélique réussit au delà de toutes limites : il avait été, il faut le dire, conçu avec une habileté consommée : ses résultats dépassèrent même toutes les espérances de Dubois. Mais ce compagnon de débauche avait poussé si loin l'art de la basse flatterie que le duc d'Orléans lui-même s'en lassa dans les dernières années de sa vie. « Le jour où on lui fit l'opération, l'air extrêmement chaud tourna à l'orage et le prince ne put empêcher de dire : « J'espère que ce temps-là fera partir mon drôle. »

A part de rares exceptions, tous les princes suivaient l'exemple du Régent. Emportés par une sorte de frénésie, ils perdaient tout sens de la dignité, se vautreant avec complaisance dans les plus bas fonds, paraissant vouloir descendre d'autant plus que leur rang social était plus élevé : « C'était un assaut de dévergondage, une émulation de scandale. Déjà s'élevaient et régnaient dans toute leur force insolente ces principes cyniques que l'on doit tout ce qu'on peut, que le plaisir achète tout, que l'or achète et rachète tout. »

Parlant du duc de Richelieu, la duchesse d'Orléans écrivait le 27 avril 1719 : « Il est un archi-débauché, un vaurien, un poltron qui nonobstant ne croit ni à Dieu, ni à sa parole. De sa vie, il n'a rien valu et ne vaudra jamais rien ; il est faux, il est menteur ; ambitieux avec cela comme le diable... Il n'a pas vingt-quatre ans... »

Que dire des femmes dans une cour pareille, sinon qu'elles rivalisaient avec le Régent et les princes par l'immoralité la plus dégradante et malheureusement la plus officielle : telle la duchesse de Berry, dont son mari a pu dire à juste titre qu'il était effrayé des discours impies que la fille et le père (le futur Régent) affectaient devant lui. C'était entre eux un assaut d'irréligion et de mépris. Leur impiété était autant une manie qu'un vice. De son côté, Saint-Simon avait porté sur elle le jugement le plus sévère : « C'était, assure-t-il, un

prodige d'orgueil et de débauche. » Au début d'une composition, un poète satirique disait d'elle (*Recueil Maurepas*) :

Celle de qui j'écris l'histoire  
Est la Messaline du temps ;  
J'en veux éterniser la gloire  
Par des hommages éclatants.

Au milieu de ses orgies, son caractère hypocrite, digne de celui du temps, se révèle tout entier. Espérant pouvoir par moments donner le change sur sa conduite, elle avait loué un appartement aux Carmélites du faubourg Saint-Germain où elle se rendait la veille des grandes fêtes et y séjourrait ensuite une semaine entière. Elle poussait alors sa dévotion d'emprunt jusqu'à assister dans le chœur à l'office de nuit, donnant extérieurement des marques de la piété la plus sincère. « Mme de Berry est magnifique dans tout ce qu'elle fait, écrivait le 7 avril 1718, la duchesse d'Orléans. J'ai trouvé ce matin toutes les nonnes en larmes, touchées qu'elles étaient de la dévotion avec laquelle la duchesse a communiqué ce matin au couvent. »

On assure que les Carmélites, aux oreilles desquelles parvenaient fréquemment les échos de sa conduite, essayaient de la sermonner, sans se faire d'ailleurs aucune illusion sur les effets de leurs saintes exhortations.

On citait parfois un couple honnête, jouissant, au soir de la vie, de la tranquillité d'âme que procure une conscience sereine, mais le fait était si rare qu'on le considérait presque comme paradoxal et l'on avait plutôt une tendance à le railler sans vergogne.

D'ailleurs, on plaisantait ouvertement le mariage ; on le jugeait comme un pacte sans conséquences, comme une institution démodée, destinée au bout d'un laps de temps fort court à faire place à d'autres divertissements d'un genre nouveau. Dès 1697, la duchesse d'Orléans se livrait à cet égard à des réflexions caractéristiques : « L'amour, dans le mariage, n'est plus du tout à la mode et passerait pour ridicule. Et le 16 août 1721, revenant sur le même sujet, elle écrivait à la Raugrave Louise : « Parmi les gens du commun, il est vrai, l'on trouve encore des hommes qui aiment leurs femmes... mais parmi les gens de qualité, je ne connais pas un seul couple qui s'aime et soit fidèle. »

Mathieu Marais, dans son journal, est tout aussi net, il écrivait le 23 février 1721 : « La mode des séparations conservait au moins au vice une sorte de décence. Mais que dire de ce cynisme d'indifférence qui pousse bien des maris, à cette époque si féconde en phénomènes moraux, à dédaigner jusqu'aux droits du mariage et à se faire une sorte de gloire de la stérilité de leurs femmes. Les exemples abondent de ces renoncements. »

Dans une lettre du 13 mars 1718, la duchesse d'Orléans dépeint la stupefaction de sa fille, venue en France pour lui rendre visite, à la vue des spectacles du temps : « Ma fille me fait souvent rire avec son ébahissement. En particulier, elle ne peut s'habituer à voir des dames qui portent les plus grands noms se laisser aller, en plein opéra, entre les bras des hommes qu'elles ne détestent

pas, à ce qu'on dit. En voyant cela, elle s'écrie : « Madame ! Madame ! » Je lui réponds : « Que voulez-vous, ma fille, que j'y fasse, ce sont les manières du siècle. — Mais elles sont vilaines, faillies, et cela est vrai. Mais si en Allemagne, où l'on veut singer tout ce qui se fait en France, on apprend la vie que mènent les princesses ici, tout est perdu et s'en ira à vau-l'eau... »

Les chansons satiriques abondaient ; on les colportait partout, on perdait tout respect pour la noblesse, et l'avocat Marais a pu dire à cette époque : « Jamais la noblesse de France n'a été moins noble qu'en ces temps-ci ». Le peuple voyant les finances dilapidées, les fortunes incertaines, la propriété compromise, le vice en honneur, la vertu méprisée, stigmatisait ouvertement le Régent ; cinq ans à peine après la mort de Louis XIV, on en était arrivé presque à regretter son règne : on préférait les malheurs de 1700 et de 1713 à l'étalage scandaleux qui se présentait aux regards et aux honteuses exhibitions du temps.

Le pamphlet suivant attribué à Gallet fut alors répandu à profusion dans le peuple :

Nous avons du régent  
Du reste,  
L'argent s'écoulaient,  
Le banquier refuse crédit,  
Le marchand demande répit,  
Le courtisan languit,  
Le soldat réformé périt,  
Le noble s'avilit,  
Chacun pâtit,  
Le régent rit, rit, rit.

Cette publication et mille autres analogues se répandaient dans le peuple, excitaient les passions, déshonoraient peu à peu la monarchie, attisaient ce feu révolutionnaire qui couvait encore sous la cendre, mais se révélait parfois par un éclat brusque, quoique passager ; car les manifestations de la haine populaire étaient rapidement arrêtées par quelques emprisonnements arbitraires, et la vie de Sodome triomphante reprenait de plus belle, comme si l'on eût voulu, en buvant jusqu'à la dernière goutte la coupe du plaisir, oublier les avertissements que la voix du peuple commençait à donner à la Cour et les craquements que l'on entendait déjà dans un édifice dont les bases avaient perdu la solidité de jadis.

Louis XV assistait, du fond de son palais, aux scènes qui se déroulaient dans Paris ; il percevait les derniers bruits des soupers joyeux, des danses effrénées, des réunions malsaines ; il se formait à cette école du plaisir sans frein et des passions aussitôt assouviées. Il n'avait plus qu'à s'engager dans la voie qu'on lui avait indiquée dès la fleur de l'âge ; son chemin était tout tracé : la monarchie française allait plus que jamais devenir l'apanage du beau sexe, le rempart des intrigues amoureuses, le marchepied des cabales féminines.

Vicomte de Guichen.

Imprimeur-gérant : QUINTARD

Paris, Imprimerie du Figaro, 26, rue Drouot

# LARMES

Poésie de E. Lafargue

## MÉLODIE DE HENRY FEVRIER

Allegro con moto. *mf*

CHANT De même on voit a.

PIANO *Dim.*

près l'o-ra-ge Plus é-clatants les prés en fleurs, Sous l'hu-mi-de bai

*Legato.*

*Cresc.*

ser-des pleurs Le cœur las se-re-prend cou-ra-ge

*Cresc.*

*Allarg.* *sf espressivo.*

Et res-plen-dit Comme un beau jour Cou-lez, coulez

*Cresc.*

*Allarg.*

*Tempo.*

chères lar-mes Chères lar-mes d'a-mour!

*Rit.* *Tempo.*

*pp* *Cresc.*

Lar-mes d'a-mour. tiè-de-ro-sé e Cha-grin qui gué.

*pp* *cresc.*

*rit* la dou-leur Pleu-rez donc, Pleu-rez, Pleu-rez dans mon

*Cresc.*

*Dim.* *Rall.* *Piu lento.* *Dolce.*

cœur! Et si de mon âme a-pai-sé. e S'ex.

*Rall.* *Piu lento.*

*Dim.* *pp* *Dolce.*

*sf* *espressivo.*

ha-lent des par-fums plus doux Lar-mes d'amour o-lar-mes

*sf*

*pp* *Cresc.* *Rit.* *sf* *Allegro.*

Ce se-ra grâce à vous!

*Rit.* *Allegro.*

Copyright 1905 by H. Gregh, éditeur.

Ayuntamiento de Madrid